

# défense de Occident

---

OF MICHIGAN

AUG 29

XXX :

Lettre d'un Français « neurasthénique »

●

PERIODICAL  
READING ROOM

Thomas MOLNAR :

Présentation de Jean-Paul Sartre

●

J.-E. CHeldon :

Réflexions séditeuses

●

Henry COSTON :

La région stratégique la plus importante du monde

●

F.-H. LEM :

Baudelaire critique d'art

●

LES SEPT COULEURS, B.P. 46-06, Paris (6<sup>e</sup>)

En Souscription  
**HORS COMMERCE**

*Maurice Bardèche*

# SPARTE et les SUDISTES

Edition originale

Texte intégral

Tirage hors commerce limité à 200 exemplaires numérotés  
sur alfa et 5 exemplaires sur Japon.

Prix de l'exemplaire sur alfa ..... **45 F**

Pour souscrire à l'un des cinq exemplaires sur Japon,  
nous écrire directement.

---

## BULLETIN DE SOUSCRIPTION

NOM .....

ADRESSE .....

désire recevoir ..... exemplaires de Maurice Bardèche :

**Sparte et les Sudistes** (édition originale hors commerce).

Ci-joint ..... F en mandat, chèque bancaire ou

virement à notre compte postal, **Les Sept Couleurs**,  
2182.19 Paris.

Signature :

AD  
30  
D.3-

1.5  
10.78

XX

Tho

tr

J.-E

H.

ta

F.-H

Pier

CH

LES

H

P

DOC

N

13,

AD  
30  
D32  
1.5  
10.78 1/2

# Défense de l'Occident

Nouvelle série — 17<sup>e</sup> année

Janvier 1969 — N° 78

## SOMMAIRE

XXX : *Lettre d'un Français « neurasthénique »* .. 3

Thomas MOLNAR : *Présentation de Jean-Paul Sartre* ..... 14

J.-E. CHELDON : *Réflexions séditeuses* ..... 26

H. COSTON : *La région stratégique la plus importante du monde* ..... 43

F.-H. LEM : *Baudelaire critique d'art* ..... 51

Pierre FONTAINE : *Bruit de bottes dans les Balkans* 63

### CHRONIQUES

LES LIVRES DU MOIS : *Le secret des Dieux*, par Henry Coston. *Le Destin de l'Amiral Kottchak*, par Peter Fleming ..... 69

DOCUMENTS : *Un fléau international*, par Pierre NAVARRE ..... 73

13, rue des Montibœufs - PARIS (20<sup>e</sup>) - CCP 65.35.65 Paris

# BULLETIN D'ABONNEMENT

---

Veillez m'inscrire pour un abonnement de  
à votre revue *DEFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du N° .....

NOM : .....

PRENOM : .....

ADRESSE : .....

.....

Signature :

Prix numéro ordinaire : 3,75 F

Abonnements. — 1 an : 35,— F

Etranger : 1 an : 37,— F

Propagande : 50,— F et 100,— F

Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement postal  
adressé à « *Défense de l'Occident* », 13, rue des Montibœufs  
Paris-20° — C.C.P. 65-35-65 Paris.

Le  
une le  
chaîne  
tre n'  
qu'elle  
croyoi  
Cet in  
de ce  
fense  
tion c  
remen  
été a  
à sup  
obscu

Vo  
votre  
évène  
politi  
je m  
pouri  
de la  
les s  
vos  
nomi  
par  
com

# Lettre d'un Français Neurasthénique

.....  
...  
...  
...  
...  
...  
.....

*Le document que nous reproduisons ci-dessous est une lettre de caractère privé destinée à une importante chaîne de correspondants d'un pays étranger. Cette lettre n'était pas destinée à la publication. Mais il se trouve qu'elle a été publiée dans la presse accidentellement et, croyons-nous, contrairement aux intentions du signataire. Cet incident nous a amenés à penser que la reproduction de ce document pourrait intéresser les lecteurs de Défense de l'Occident. On notera qu'il a été conçu à l'intention de lecteurs d'un pays où la presse est libre, contrairement à ce qui se passe en France : nous avons donc été amenés, pour ne pas enfreindre les lois françaises, à supprimer certains passages. D'autres nous paraissent obscurs. Voici le texte du document en question.*

Monsieur le Directeur,

Vous avez bien voulu me demander, à l'intention de votre chaîne de correspondants, mon opinion sur les événements de l'année 1968 en France ainsi que sur la politique de votre pays. La réponse que je vous fais sera, je m'en excuse, tout à fait sincère : à ce titre, elle ne pourrait paraître dans aucun journal français en raison de la censure de fait qu'il existe dans ce pays sur tous les sujets véritablement importants, mais la qualité de vos correspondants et leur position dans le monde économique ou politique me fait un devoir de vous répondre par une description exacte et complète que je considère comme un document strictement privé.

tal  
ifs

Je n'ai pas besoin de rappeler longuement à vos lecteurs les événements marquants de l'année 1968 en France. Le premier est la crise du mois de mai qui a montré le profond désarroi de l'opinion publique et l'isolement complet du régime, égal à son imprévoyance. Le second est l'occupation de la Tchécoslovaquie qui a mis en évidence l'inanité de la politique extérieure gaulliste et entièrement détruit les perspectives sur lesquelles elle prétendait se développer. Le troisième est la crise financière de l'automne qui a mis à jour l'incivisme de la classe possédante et sa parfaite indifférence à la fois à la solidité de la monnaie et à celle du régime.

Ces trois faits se recourent, s'éclairent, se complètent les uns par les autres. La presse française les présente généralement comme des craquements précurseurs qui annoncent la fin du régime gaulliste. Ils sont encore bien autre chose : ils prouvent que le régime actuel est un pur gouvernement de fait, ne repose sur rien, ne s'est enraciné nulle part, se trouve coupé de toutes les forces réelles et vivantes du pays et qu'il ne vit que d'illusions dont l'architecture fragile est établie sur la torpeur et l'indifférence de la nation.

Expliquons ce phénomène qui est peu compréhensible pour un étranger. La France, occupée pendant quatre ans par les troupes allemandes, avait accueilli sa « libération » avec enthousiasme. Elle avait cru faussement à une victoire française et les Américains ont eu l'imprudence, généreuse mais sottise, d'entretenir cette illusion. Les Français crurent à une renaissance de leur pays, rêvèrent d'une victoire jacobine qui ferait régner la propriété et la justice. En réalité, sans s'en rendre compte, ils passaient d'une occupation à une autre. L'occupation allemande avait été brutale, l'occupation ploutocratique suisse fut insidieuse. Les Français ne s'en rendirent pas compte. Ils étaient tout occupés à sortir des restrictions et ils trouvaient légitime qu'on fût particulièrement aimable avec les Suisses en raison des souffrances que la Confédération avait subies en traversant la dure épreuve de la neutralité. Des circonstances particulières à l'époque de la « libération » permirent aux Suisses de s'installer

solidement dans tous les carrefours qui commandaient le mouvement de l'argent, des capitaux, de l'information, de la publicité, de l'horlogerie. Les Français semblaient jouir en apparence de toutes les libertés. En fait, il n'était permis de penser que ce que l'église évangélique de Berne tolérait qu'on pensât, de faire carrière qu'avec la bénédiction des pasteurs, et au bout de quelques années une profonde et vaste transfusion de sang finit par s'établir : à la place du sang français, des idées françaises, des qualités et des défauts français, c'est une lympe suisse qui circula dans toutes les veines, irriga toutes les cervelles et fit du peuple français un peuple dénaturé, docile, n'admirant plus que le succès, ne se nourrissant plus que de publicité, absorbant sans s'en apercevoir des doses massives de la drogue que lui injectait le peuple de Calvin et qui fit des Français un peuple amorphe, parfaitement domestiqué, incapable de réactions, de colère et de volonté propres.

Une ablation particulièrement néfaste, pratiquée maladroitement par les descendants de Calvin, eut des conséquences ennuyeuses. Il n'était pas très difficile d'émasculer le peuple français : les Français ont plus de vanité que de virilité. Mais il était dangereux de toucher à un équilibre très ancien non seulement de la politique française mais de toute la politique européenne, celui qui assurait la pérennité des gouvernements médiocres du juste milieu en les maintenant au centre d'un balancier dont les deux branches étaient l'extrême-gauche et l'extrême-droite. Les Suisses s'acharnèrent à la disparition de l'extrême-droite à laquelle ils firent porter tous les péchés d'Israël et qu'ils accusèrent en particulier d'anticalvinisme. Les peines édictées contre les magiciens qui essayaient de ressusciter la droite ne furent pas moindres que celles qui frappaient dans le château de la Belle au bois dormant tous ceux qui introduisaient un fuseau à l'intérieur du palais. L'extrême-gauche fut donc le seul plateau sur lequel pouvaient se rassembler les hommes qui n'étaient pas particulièrement satisfaits de la marche des choses.

Ce déséquilibre rendit constamment précaire et clau-

dicante la marche de celui qui tenait le balancier. La IV<sup>e</sup> République mourut de cette fièvre maligne dont on attribua l'origine aux institutions. Le régime gaulliste qui lui succéda perpétua la même erreur et il y ajouta les inconvénients qui résultent d'un régime de gestion. Les peuples fatigués supportent assez bien les régimes de gestion qui se contentent de l'exécution des affaires courantes. Mais ils ne s'y associent pas. Pour empêcher le peuple de s'endormir, le régime gaulliste tapait de temps en temps sur un gong. Ce bruit réveillait un instant les endormis qui jetaient un coup d'œil désabusé sur la parade. Ils s'aperçurent très vite que rien n'avait changé. En dépit des paillasses qui s'agitaient sur le proscenium, la place était toujours tenue par le Suisse, l'occupant suisse avait simplement changé sa figuration. Alors les spectateurs reprenaient leur casse-croûte ou leur sommeil un instant interrompu. Massés sur l'amphithéâtre, les communistes tapaient de temps en temps des pieds et criaient « Remboursez ! » Mais alors le Suisse sortait de sa caisse et criait : « N'aimez-vous pas bien les Suisses, qu'est-ce que les Suisses vous ont fait ? » Et les communistes baissaient la tête parce qu'ils prenaient Calvin pour un apôtre du marxisme-léninisme.

Contrairement à ce qu'on peut croire, ce sommeil peut durer très longtemps. Les annales de l'empire romain nous rappellent que l'histoire peut parcourir des distances énormes dans des steppes stériles et pourries. Plus près de nous, l'Espagne nous a prouvé qu'on pouvait vivre pendant cent ans dans l'engourdissement. Il peut y avoir des incidents de parcours. Les journées de mai ne sont que l'un d'eux. Que vos correspondants soient bien convaincus qu'il n'y aurait pas eu de journées de mai s'il y avait eu comme autrefois dans les Facultés un partage égal entre la droite et la gauche. En s'exprimant par des efforts de sens opposés, ces antagonistes empêchaient toute explosion de ce genre. Le régime a bien jugé les événements de mai : ils ne sont qu'une péripétie. Mais cette péripétie peut toujours se reproduire. Elle a pour origine la falsification du balancier. C'est une faute technique, une erreur dans la conception de la machine qui

promet pour l'avenir autant de dérapages qu'il y aura de tournants en épingle à cheveux. Les événements de mai se reproduiront. La police y mettra fin facilement, si elle le veut. Mais le voudra-t-elle et combien de fois y mettra-t-elle fin ? C'est ce que personne ne peut préciser à vos honorables correspondants.

Les événements de mai toutefois n'ont rien mis d'essentiel en question parce que l'occupation suisse n'a jamais été discutée ni même dénoncée. Les étudiants se sont gargarisés de mots. Les plus décidés d'entre eux inscrivait sur des banderolles les maximes d'un *spartakisme* élémentaire. Mais qu'est-ce que Spartacus s'il se contente de déclamer et s'il ne montre pas entre les sept collines les palais des Sempronius et des Pompée. Nos spartakistes de juin parlaient du capitalisme comme si c'était un fléau sans visage et de l'exploitation comme s'il n'y avait jamais eu d'exploiteurs. Ils ne pensèrent pas un instant à donner véritablement l'assaut au proscenium sur lequel se déroule la parade. Encore moins à la caisse derrière laquelle le Suisse se tient : tout le monde n'a parlé qu'avec un grand respect de la Confédération et ce qui était meilleur encore, on n'a pas prononcé son nom. Vos correspondants jugeront d'après cela du sérieux de ces jeunes révolutionnaires.

.....

.....

.....

.....

.....

.....

*(Ici, le document original présente un passage censuré par nos soins).*



Mais ce qui est infiniment plus dangereux, c'est ce qui s'est produit après les événements de mai.

Vos correspondants ne sauraient s'exagérer le mépris dans lequel le peuple français tient le régime actuel. La parade périodique ne fait plus rire. Il viendra même un moment où on ne la regardera plus. Tout est possible en

France en raison du mépris parfait dans lequel l'opinion tient les messieurs qui font la parade aussi bien que l'amphithéâtre communiste où se massent leurs compères. Vos correspondants peuvent être assurés que personne en France ne lèverait le petit doigt et ne s'exposerait au moindre risque si le régime se trouvait menacé.

.....  
 .....

*(Neuf lignes censurées par nos soins).*

Néanmoins, la plupart des observateurs ne croient pas qu'en fait le régime se trouve actuellement menacé. Certes, si les communistes voulaient tenter un coup d'Etat, il n'existe en face d'eux, en dehors des troupes de police, aucune force politique qui soit capable de s'opposer à leur action. Mais on ne croit pas généralement ici que les communistes fassent cette tentative en raison des complications internationales qu'elle pourrait entraîner. Si cinq colonels résolus décidaient de changer le régime à l'aide d'un régiment de chars, ils en viendraient aussi facilement à bout. Il leur suffirait de faire afficher le lendemain sur les murs de Paris une liste gouvernementale à peu près présentable. Mais personne croit qu'ils le fassent car il n'y a pas en France cinq colonels énergiques. S'ils existaient, cela se saurait. Si les Américains daignaient envoyer sur la France une division aéroportée, elle serait maîtresse en six heures de l'ensemble du pays et les officiers américains seraient aussitôt salués respectueusement par les préfets. Ces trois opérations sont également possibles en raison de l'indifférence profonde du pays, elles sont également invraisemblables. Notez que ni l'une ni l'autre des trois ne touche à l'essentiel. Pour des raisons diverses, les communistes, les colonels et les Américains se garderaient bien de toucher à la puissance suisse. Et pourquoi toucheraient-ils en effet à ces fées introuvables qui leur garantissent le sommeil du patient ?

L'état cadavérique de la France est parfaitement illustré par la crise d'automne, beaucoup plus éloquente et beaucoup plus grave que la crise de mai, en dépit des apparences. C'est cette prodigieuse fuite en avant qui

perme  
 jouit  
 Vos  
 bles  
 d'octo  
 capita  
 inter  
 mai,  
 du p  
 il n'a  
 ont c  
 devir  
 réact  
 dian  
 une  
 négo  
 lèler  
 autr  
 quer  
 affec  
 libr  
 mai  
 zigz  
 ouv  
 C  
 dru  
 par  
 les  
 par  
 la l  
 ner  
 la l  
 se  
 tre  
 dos  
 et  
 por  
 der  
 de  
 ba

permet de mesurer la désaffection réelle dont le régime jouit dans l'ensemble du pays.

Vos correspondants sont des hommes trop remarquables pour avoir accepté l'explication puérile de la crise d'octobre par les journées de mai. En fait, l'évasion des capitaux représente un massif vote de défiance qui est intervenu dans les conditions suivantes. Après la crise de mai, le gouvernement, plébiscité par la peur, avait reçu du pays un mandat d'autorité. A la stupéfaction générale, il n'a pas rempli ce mandat, il a tout lâché, les désordres ont continué, les actes de faiblesse se sont succédés et il devint clair que le gouvernement était incapable d'aucune réaction énergique et préférait se tirer du « guépier étudiant » comme il s'était tiré du « guépier algérien », par une capitulation en rase campagne suivie de sournoises négociations pour reprendre une partie du fromage. Parallèlement à cette stupéfiante démission de l'autorité, une autre débandade, moins spectaculaire mais aussi éloquente, se produisait. Le régime, qui, depuis des années, affectait une défense résolue de la monnaie et un équilibre rigoureux du budget, lâchait tout en quelques semaines, acceptait les impasses les plus ahurissantes et zigzagait sur la route de l'inflation en payant à guichet ouvert ceux qui criaient le plus fort.

Cette prodigieuse exhibition d'anarchie dégonfla la baudruche gaulliste. On avait cru au régime pendant dix ans parce qu'on avait pensé qu'il y avait des costauds derrière les Paillasses. On regardait de temps en temps la parade parce qu'on croyait qu'il se passait quelque chose dans la baraque. Les élections de juin avaient consisté à donner du picotin à un animal un peu fourbu. Mais puisque la bête ne ruait plus, puisqu'elle était même incapable de se dresser dans les brancards, il était temps d'aller mettre de côté tout ce qu'on avait tondu en vingt ans sur le dos du peuple français. Les Suisses donnèrent l'exemple et prirent le train pour Bâle et pour Genève. Les petits porteurs, qui avaient l'habitude depuis vingt ans de regarder les Suisses avec admiration, en firent autant. Le coup de poing sur la table du mois de décembre n'est qu'un battage publicitaire. Il n'avait jamais été question sérieux

sement de dévaluer. Vos correspondants savent mieux que moi que le système monétaire international ne permet pas les entrecats et la fantaisie. Ce sont les gros titres de la presse qui affirment la nécessité de la dévaluation et qui, ainsi, permirent un coup de théâtre facile. Ce qui était important, ce n'est pas le refus du gouvernement français de dévaluer : c'est l'unanimité du pays dans le refus de servir.

.....  
 .....  
 .....  
 .....  
 .....

Vos correspondants apprendront dans quelques jours si la lune est un astre mort. Ils n'ont pas besoin d'attendre plus longtemps pour savoir que la France est une nation morte. Les Américains l'ont poignardée il y a vingt ans en laissant faucher cette plante vivace et noble qui avait fait notre civilisation, en laissant abattre dans nos nations cette race d'hommes qui avait fait notre histoire, en installant à leur place et au-dessus de nous la dictature des coffres-forts suisses. La France inerte est traînée sur le tombereau du xx<sup>e</sup> siècle, la tête ballottante. Pas un Français à l'heure actuelle ne se ferait tuer pour rien ni pour personne. Que vos correspondants se disent bien que, si l'armée française est techniquement incapable d'arrêter un ennemi, quel qu'il soit, pendant plus de vingt-cinq minutes, le peuple français sera encore plus rapide qu'à Sedan pour fuir devant n'importe quelle invasion. La France n'existe plus. La France est morte. Et ce qu'il y a de pire, c'est que les meilleurs des Français ne voient pas ce qu'ils peuvent faire pour changer quoi que ce soit à cela.

.....  
 .....  
 .....  
 .....  
 .....

(Pa  
 Il y  
 ble q  
 pas a  
 qui l  
 leurs  
 du pa

Je  
 quest  
 milita  
 tes v  
 quoi  
 faits  
 à leu  
 à l'E  
 qu'on  
 ils or  
 Ils c  
 pas l  
 Ils n  
 que l  
 le dé  
 dans  
 Brest  
 Mais  
 Hanc  
 Qui

Vo  
 pens  
 faire  
 Deput  
 quée  
 bom  
 ont  
 taire  
 mun

*(Passage censuré par nos soins).*

Il y a pourtant des ressources dans ce pays. Il me semble que, malgré tout, la plupart des Français n'apprécient pas autant qu'il le faudrait les Suisses et qu'un régime qui leur donnerait pour programme de les renvoyer à leurs laiteries ferait probablement assez vite l'unanimité du pays.

..

Je crains que je n'aie répondu ainsi à votre deuxième question. Les Etats-Unis, en brisant l'esprit national et militaire en Europe, ne nous ont pas changés en démocrates vertueux, mais en parasites. Vous demandez pourquoi tant d'Européens les détestent. C'est qu'ils se sont faits les champions de la Suisse et qu'ils sont eux-mêmes à leur insu les instruments de la Suisse. Ils ont apporté à l'Europe la Bible et les coucous. Ce n'est pas avec cela qu'on fait une civilisation. Ils ont frappé, ils ont anéanti, ils ont dit : « Regardez les Suisses, admirez les Suisses ! » Ils ont maintenant des nations d'aubergistes. Ce n'est pas la peine de compter sur eux pour défendre l'Europe. Ils ne défendront pas l'Europe. Tout simplement parce que les aubergistes ne sont pas des soldats. L'Europe, c'est le désert. Les Américains peuvent déployer leurs divisions dans le désert, ils peuvent se battre entre Hanovre et Brest comme ils se sont battus entre Tunis et Alexandrie. Mais ils ne trouveront pas Rommel dans ce désert. De Hanovre à Brest il n'y a plus que des coffres-forts suisses. Qui seront vides d'ailleurs quand les Russes arriveront.

Vous demandez ce que je pense de vous. Que puis-je penser de vous ? Les Américains ont eu de l'énergie pour faire le mal, ils n'ont eu aucune énergie pour le réparer. Depuis vingt ans, leur histoire est celle des occasions manquées. Ils ont manqué l'occasion quand ils avaient la bombe atomique et que les Russes ne l'avaient pas, ils ont manqué l'occasion quand ils avaient une Chine militaire et qu'ils ne l'ont pas soutenue contre une Chine communiste, ils ont manqué l'occasion quand ils avaient la

bombe atomique et que la Chine ne l'avait pas. Si les Russes avaient été l'adversaire du Vietnam, il y aurait aujourd'hui dix millions de kalmouks au Vietnam et sans doute un certain nombre de Suisses, ce qui résoudrait beaucoup de questions. Mais les Américains savent-ils se défendre devant les Suisses beaucoup mieux que nous? Ils ne retrouvent leur énergie que lorsque les cloches de Bâle sonnent le tocsin. A ce moment-là ils mettraient le feu au monde en l'honneur du temple de Calvin.

Les Etats-Unis sont un pays admirable, prodigieux, fantastique, mais la moelle des Etats-Unis est pourrie. Nous avons confiance en vos armes, mais nous n'avons pas confiance en votre cœur. Il y a pourtant neuf millions d'Américains qui pensent comme moi. Malgré cela, je n'ai d'espoir en rien. Je crois que j'appartiens à une génération maudite parce qu'elle a aimé le courage et la loyauté qui sont dans notre siècle des vertus interdites.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, mes salutations distinguées.

*(Nous omettons, ici, pour des raisons de convenance les noms et titres du signataire de ce document).*



*Nous avons tenu à donner ce document en entier (sauf quelques coupures que nous avons faites pour des raisons de pré-censure) parce qu'il nous a paru caractéristique. Nous ne partageons pas le pessimisme de l'auteur. Nous ne savons pas pourquoi il en veut tant à la Suisse : peut-être y a-t-il une erreur ou une incertitude dans notre traduction. La situation ne nous paraît pas aussi noire qu'il la décrit. Depuis vingt ans, les idées que nous soutenons dans cette revue ont fait beaucoup de progrès. En 1951, quand nous affirmions notre préférence pour les régimes autoritaires, nous n'espérions pas que, quinze ans plus tard, la preuve serait apportée que les régimes autoritaires sont viables, pourvu qu'ils admettent une certaine tolérance et quelques précautions. A la même époque, nous pensions soutenir une thèse tout à fait chimé-*

rique  
sions  
l'idée  
ton e  
beauc  
mond  
crati  
pête,  
dait  
entiè  
énerg  
affai  
pouv  
men  
ces  
cont  
Fran  
com  
S'ils  
nou  
taire  
Il  
mis  
lett  
pas  
con  
que  
qu  
toi  
si  
cou  
tou  
ob  
est  
acc  
un  
l'a

rique et très en avance sur notre temps quand nous pensions qu'on pourrait intéresser une partie de l'opinion à l'idée d'une Europe qui serait indépendante de Washington et de Moscou. Cette idée a fait depuis cette époque beaucoup de chemin. Quand nous regardions la carte du monde, nous voyions alors d'immenses étendues démocratiques et, çà et là, comme des îlots battus de la tempête, quelques régimes raisonnables auxquels on accordait peu de chances de survie. Aujourd'hui des portions entières de continent passent sous le contrôle de colonels énergiques qui font régner la salubrité sur les milieux affairistes de leurs pays. La carte des pays que nous pouvons considérer avec sympathie et avec espoir augmente tous les jours. Dans notre pays même, les chances d'une direction raisonnable et ferme s'accroissent continuellement et les troubles mêmes qui agitent la France peuvent être regardés, d'un certain point de vue, comme les signes précurseurs d'un changement heureux. S'ils s'accompagnent d'un certain désordre, ne devons-nous pas nous dire que tout changement politique salutaire ne peut se faire qu'au prix d'une crise ?

Il nous paraît donc injuste de s'abandonner au pessimisme et d'accuser le sort comme le fait l'auteur de la lettre que nous citons. Quant aux Etats-Unis, n'avons-nous pas tout lieu de penser qu'ils appuieraient chez nous, comme ils l'ont fait ailleurs, les changements politiques que nous pouvons souhaiter ? Dans ces conditions, pourquoi leur faire leur procès avec cette âpreté ? Ce réquisitoire nous paraît juste, mais exagéré. L'horizon n'est pas si noir. Il ne faudrait peut-être pas nous pousser beaucoup pour nous faire dire qu'il ne l'est même pas du tout. L'auteur de cette lettre, qui nous paraît un peu obsédé par l'influence de la Confédération helvétique, est peut-être un de ces Français qu'une voix officielle accusait récemment de « neurasthénie ».

Tout ne va pas si mal dans le monde, et, comme disait un auteur dont le nom nous échappe, « il faut manger l'artichaut feuille à feuille ».

Thomas MOLNAR

## Présentation de Jean-Paul Sartre

Tandis qu'aux Etats-Unis, les livres et la pensée de Jean-Paul Sartre sont généralement acceptés sans qu'on les critique, celui-ci est dans son propre pays un personnage très discuté. Non pas en raison de sa position politique, ni parce qu'il a refusé le prix Nobel, ni à cause de ses reportages enthousiastes sur les pays communistes qui le reçoivent avec de grands respects : il est discuté, en fait, à cause de ses thèses idéologiques et en raison de la confusion continuelle qu'il établit entre son activité littéraire et son activisme politique. La moitié de la littérature qui lui est consacrée en France lui est défavorable, ce qui n'empêche pas que ses idées et sa terminologie — calquée d'ailleurs sur la terminologie de la philosophie contemporaine allemande — ont été adoptées en plusieurs domaines, sociologie, politique, anthropologie, psychologie.

Un critique avait nommé André Gide vers 1930 le **contemporain capital**, c'est-à-dire le témoin essentiel dont la fonction avait été non seulement de filtrer les idées de son temps, mais de leur donner une forme. Voltaire avait joué le même rôle de « témoin » au XVIII<sup>e</sup> siècle et Sartre semble avoir rempli cette place après 1945.

Cette constatation n'implique nullement que Sartre est un grand philosophe ou même un écrivain important ou un prophète. Elle ne débouche que sur une interrogation : pourquoi a-t-il plutôt qu'un autre assuré cet emploi ? Quelles tendances de la sensibilité contemporaine incarne-t-il ? Pourquoi ses positions rencontrent-elles un écho immédiat dans l'opinion ? Comment anime-t-il ses thèses sur des sujets si dif-

férents,  
donnan  
sionné

L'imy  
ne se  
siècle e  
diant S  
détaillé  
avec l'  
rons p  
de l'ép

Quel  
comme  
couran  
mantic  
posant  
que d  
comm  
un pro  
et une  
quelq  
dans  
perfec  
l'homm  
ment  
à laq  
vemen

Nat  
sophi  
nelles  
conn  
prop  
tous  
porté  
peut  
taine

Ce  
phil  
n'a

férents, la littérature, le colonialisme, le marxisme en leur donnant un certain style à la fois obscur, catégorique et passionné ?

L'importance de Sartre est évidente pour tous ceux qui ne se contentent pas de la conviction confortable que notre siècle est celui du pathos, de la sottise et de la folie. En étudiant Sartre, non pas d'une manière exhaustive par l'examen détaillé de toutes ses œuvres et de toutes ses activités, mais avec l'objet de dégager quelque idée directrice, nous arriverons peut-être à voir clair parmi les tendances essentielles de l'époque présente et à en faire l'inventaire.

Quelle est l'hypothèse de travail par laquelle nous devons commencer notre enquête ? Sartre est le représentant d'un courant philosophique qui a commencé avec Hegel et les romantiques allemands, particulièrement Schelling et Fichte. S'opposant à la philosophie classique qui avait un concept statique de l'être et cherchait la nature du réel en la regardant comme immuable, cette philosophie regarde le présent comme un processus transitoire qui est à la fois un produit du passé et une esquisse de l'avenir. Entre les deux, la réalité n'est pas quelque chose de stable : c'est un processus qui se déroule dans une certaine direction et dont l'action même change et perfectionne continuellement le monde. En conséquence, l'homme est en perpétuel changement, il évolue constamment et se dirige vers un but : il n'y a pas de nature humaine à laquelle on puisse se référer, l'homme se définit progressivement.

Naturellement, l'objet que se propose cette nouvelle philosophie diffère sensiblement de la fin des philosophies traditionnelles. Alors que celles-ci s'attachaient au problème de la connaissance, à ceux de la métaphysique ou de la morale, proposant des conclusions d'une portée générale valable en tous temps, cette nouvelle école, regardant l'homme comme porté sur le courant du fleuve de la changeante réalité, ne peut donner que des réponses valables uniquement pour certaines situations, elles-mêmes constamment mouvantes.

Ce relativisme total est difficile à soutenir. En réalité, cette philosophie du devenir est orientée vers un nouvel absolu, qui n'a rien de commun avec l'idéalisme platonicien ou le Dieu

des monothéismes, mais qui est un absolu que le temps, c'est-à-dire l'histoire des hommes, doit permettre d'atteindre. En d'autres termes, cet absolu n'est pas encore, il est lui-même un devenir. C'est ce devenir que nous appelons l'histoire ou l'évolution de l'humanité et le but de la philosophie est de découvrir le mécanisme de l'histoire, de prévoir son cours, et par conséquent sa destination finale.

Le philosophe selon cette école abandonne donc le rôle traditionnel de maître pour celui de prophète. Le maître est celui qui scrute la nature des choses et qui communique ses découvertes comme des vérités établies, non pas parce qu'il croit en son propre génie, mais parce qu'il croit en l'immuable nature des choses sous leurs apparences diverses et transitoires. Au contraire, le visionnaire se place à un point donné du processus de l'histoire ou de l'évolution de l'humanité et il revendique l'infailibilité : il a compris le sens de l'histoire jusqu'au temps que nous vivons, il annonce le mécanisme de son futur déroulement, et par-delà l'objectif superficiel que l'humanité a cru poursuivre jusqu'ici, il lui dévoile l'objectif chaque jour plus évident vers lequel elle se dirige en réalité pour aboutir au royaume d'Utopie. Par définition, le visionnaire regarde le moment de l'histoire dans lequel il vit comme un point de vue particulièrement favorable à partir duquel toutes choses, le présent, le passé, le futur, deviennent enfin claires, saisissables pour son coup d'œil d'aigle qui embrasse tout. La destinée de l'humanité lui apparaît avec tout son sens pour la première fois, évidence qu'il a le devoir de révéler à tous, faute de quoi ce moment précieux passerait inexorablement et l'histoire risquerait de prendre une mauvaise direction.

Notons bien ici l'importance de l'intuition individuelle du visionnaire ainsi que celle du moment qui seul permet la clarté de sa vision. Objectivement, ce moment est l'époque où vit le philosophe, où il observe les événements et médite sur eux. Intérieurement, c'est-à-dire subjectivement, ce moment est celui où le philosophe prend conscience de la « signification profonde » de l'heureuse coïncidence entre sa propre existence et celle d'un événement majeur de l'histoire. L'exemple le plus remarquable en est la révélation fondamentale de Hegel

lorsqu  
Napol  
nisme  
réalité  
avait  
dans l

La  
ordre.  
rentes  
fixée  
d'Hég  
à une  
les au  
au d  
être  
de ce  
tâche  
ce pa  
l'évol

En  
décla  
l'histo  
tions  
l'histo  
un ol  
amen  
Le c  
les a  
prend  
de l'  
une  
événé  
de la  
lyse  
dans  
conté

lorsqu'il perçut que la Révolution française et l'avènement de Napoléon mettaient fin, après dix-huit cents ans de christianisme, à une ère historique et ouvraient une ère nouvelle. En réalité, Hegel se regardait comme le témoin privilégié qui avait assisté à la naissance de la nouvelle et dernière phase dans l'histoire de l'humanité.

La situation de Sartre, comme philosophe, est du même ordre. Comme celle d'Hegel son intuition a passé par différentes phases de maturation, ou, plus précisément, elle s'est fixée successivement sur des objets différents. Comme celle d'Hegel, la philosophie de Sartre prétend préparer l'humanité à une phase nouvelle de son histoire. Comme Hegel, Marx et les autres philosophes de l'immanence, il prétend se trouver au dernier tournant du progrès dialectique de l'histoire et être en mesure de découvrir l'horizon qui apparaît à partir de ce point. Plus rien ne cache maintenant ce panorama : la tâche du philosophe n'est plus seulement alors de dévoiler ce paysage de la vérité, elle consiste à abrégé le processus de l'évolution par l'action.

\*  
\*\*

En dépit de l'importance que cette « nouvelle philosophie » déclare accorder à l'histoire, il serait inexact de considérer l'histoire et son contenu comme le centre de leurs préoccupations. Ils ne sont pas des historiens, ni des philosophes de l'histoire. Ils ne s'intéressent à l'histoire que pour réaliser un objectif préliminaire : comprendre le mécanisme qui doit amener nécessairement le dernier stade de l'évolution humaine. Le croyant, lui, pose d'abord l'existence de Dieu : il décrit les attributs de Dieu et ensuite seulement cherche à comprendre ses desseins. La nouvelle philosophie pose la question de l'histoire parce qu'elle envisage d'abord une société idéale, une moderne Utopie : ensuite seulement ils sélectionnent les événements de l'histoire de manière à démontrer la nécessité de la fin qu'ils se sont tout d'abord proposée. Par suite, l'analyse historique ne tient que la seconde place, tout au plus, dans leurs préoccupations, après le démontage de la société contemporaine, démontage qui n'est rien d'autre en réalité

qu'une comparaison du présent avec la société idéale, vers laquelle le processus historique est censé nous mener.

Il en découle que l'état de la société observé par le philosophe en son propre temps est essentiellement le contraire, un antimodèle, de cet idéal que, d'après eux, l'humanité poursuit. Il est donc important d'étudier l'image qu'il se fait de la société actuelle, puisqu'elle nous révèle a contrario l'image qu'il se fait de la société idéale. Toute sa vision philosophique de l'avenir est reflétée dans sa critique du présent.

\*  
\*\*

Sartre est connu pour ses nombreuses et violentes attaques contre la bourgeoisie. La dénonciation du bourgeois a été une attitude favorite d'autres écrivains — Flaubert, Rimbaud, Nietzsche — et même de groupes entiers d'artistes et d'intellectuels. Un certain sens de l'héroïsme et de l'aventure est inséparable de cette hostilité aux valeurs bourgeoises et au prétendu confort intellectuel de la bourgeoisie. Mais Marx lui-même n'a pas exprimé une théorie de la haine du bourgeois aussi véhémente et aussi catégorique que celle de Sartre pour qui être un bourgeois équivaut à avoir une vision entièrement fautive des choses, ce que les philosophes et sociologues allemands ont appelé une *falsche Bewusstsein*. Tandis que pour Marx, à l'époque de sa maturité, l'essence de la bourgeoisie était caractérisée par le système capitaliste de la production, qui n'était lui-même qu'une étape inévitable et même utile dans l'évolution qui doit conduire au socialisme universel et à la société sans classes, Sartre voit dans le bourgeois une entité philosophique, un principe qui a pour effet d'empêcher l'humanité d'atteindre son idéal. Le monde organisé par la bourgeoisie est, pour lui, à tous égards, le contraire même de la société idéale. Pour Marx, le système de l'économie capitaliste était la dernière phase d'une longue série de tâtonnements de l'économie : et il ne mettait aucune passion dans une telle analyse, il prétendait exposer un résultat scientifique. Sartre, au contraire, apporte à décrire la société bourgeoise une rage qui traduit un parti pris philosophique.

Si l'on en croit une thèse très répandue parmi les amis et

les fa  
vain  
entre  
appar  
lytech  
carrière  
vint  
dans  
et env  
Sartre  
delair  
repris  
« sou  
comm  
un jo  
Sart  
chass  
la nat  
autre  
Schwe  
charn  
le go  
peut-é  
psych  
amis  
se so  
hors-la  
qu'il a  
homos  
des ca  
la mē  
nité e  
ciété,  
mais  
trouve  
Le  
torico  
intuiti  
Il est

les familiers de Sartre et confirmée indirectement par l'écrivain lui-même, Sartre, dès son adolescence, divisait la société entre les bourgeois et leurs victimes. A la première catégorie appartenait essentiellement son beau-père, ancien élève de Polytechnique, qui souhaitait que le jeune garçon suivît la même carrière scientifique que lui. Aux yeux de son beau-fils, il devint le prototype de ce que celui-ci devait détester le plus dans la vie : le bourgeois respectable, ayant une position stable et enviée. Il se trouve que ce personnage joua dans la vie de Sartre le même rôle que le général Aupick dans celle de Baudelaire que Sartre lui-même rapproche de la sienne à plusieurs reprises : dans les deux cas, une mère jeune et jolie a été « soustraite » à un enfant hypersensible qui la regardait comme sa « propriété » et qui n'avait jamais pensé qu'il ait un jour à renoncer à elle, à la partager, à la perdre.

Sartre devint ainsi, à ses propres yeux, un bâtard, un fils chassé par un usurpateur de la position que lui avait donnée la nature. Cet usurpateur était un bourgeois, comme aussi un autre usurpateur, le grand-père maternel de l'enfant, Charles Schweitzer, qui est mis en scène dans *Les Mots*, comme un charmant et inoffensif vieil homme qui essayait de former le goût littéraire du jeune garçon, d'une manière qui ne fut peut-être pas très heureuse. Sans chercher aucune explication psychanalytique, il parut naturel, au moins à plusieurs des amis intimes que Sartre, après ces diverses expériences, Sartre se soit identifié lui-même aux bâtards, aux déshérités, aux hors-la-loi qui sont les victimes de la société. Leur cause — qu'il assimila peu à peu à celle des travailleurs, des Juifs, des homosexuels, des voleurs, des nègres, des peuples colonisés, des castristes, des Chinois, des fellaghas et du Vietcong — est la même que sa propre cause, et il s'établit ainsi une fraternité entre les parias, qui exigent tous leur place dans la société, non pas dans la société telle qu'elle existe actuellement, mais dans la société telle qu'elle devrait être pour qu'ils s'y trouvent à l'aise.

Le bâtard, toutefois, n'est pas seulement une catégorie historico-sociale, il est aussi un être naturellement doué d'une intuition privilégiée et d'une conscience spécialement aiguë. Il est le prophète, il est par excellence l'homme chargé d'une

mission — tout comme le prolétariat chez Marx. Comme l'écrit Francis Jeanson, seuls les **bâtards** (par exemple Goetz dans *Le Diable et le bon Dieu*) et les intellectuels (par exemple Hugo dans *Les mains sales*) sont des êtres lucides, seuls ils ont une vision claire, parce qu'il leur est impossible de vivre et d'être en paix avec eux-mêmes, si leur conduite n'est pas cohérente, s'ils ne cessent pas d'être déchirés en essayant de vivre dans deux univers à la fois.

L'identification du bâtard et de l'intellectuel va de soi. L'un et l'autre doivent lutter pour mettre fin à l'intolérable discrimination, non seulement entre le bâtard et l'homme confortablement intégré à la société, mais entre l'intellectuel et le peuple, en détruisant la société qui la tolère et la regarde comme normale. Le peuple doit être amené au niveau des intellectuels. Quand le peuple saura penser par lui-même et ne déléguera plus la tâche de penser à une classe sociale particulière, il n'y aura plus de bâtards ni de déshérités. « C'est le mouvement même de l'histoire, c'est la lutte des hommes sur tous les plans et à tous les niveaux de l'activité humaine qui délivreront la pensée captive et lui permettront d'atteindre à son plein développement ».

Pour réaliser ce programme, Sartre, au moment où il fut nommé professeur refusa de porter une cravate en classe et logea dans des hôtels miteux pour montrer qu'il n'était pas dans le camp des bourgeois, mais faisait cause commune avec les prolétaires. Il faut avouer aussi que cette attitude s'accordait avec son tempérament de bohème, et son indifférence à l'argent, à la stabilité, à la propriété. Quand son appartement fut endommagé en 1962 par un plasticage de l'O.A.S., il refusa de s'y réinstaller et ne prit même pas la peine de faire transporter dans sa nouvelle demeure des documents de valeur qu'il possédait, parmi lesquels plusieurs lettres autographes de Staline. Il remit au soin ou à la négligence de sympathisants ou d'étrangers tout ce qui lui avait appartenu.

L'ironie du sort a voulu que, malgré toute son éloquence antibourgeoise, Sartre mène avec ses acolytes une vie typiquement bourgeoise. Non seulement il a beaucoup d'argent et de commodités matérielles, un bel appartement, une voiture, etc..., mais sa manière de vivre, la manière de vivre qu'il a

lui-même choisie reflète les arbitrages typiques des bourgeois qui jouissent agréablement d'une fortune confortable. Dans les *Mémoires* de Simone de Beauvoir, elle-même et Sartre sont présentés sous un éclairage qui ne peut manquer de choquer ceux qui se réfèrent à leurs principes antibourgeois. Ils interrompent leurs travaux, leurs tournées de conférences ou leur activité politique selon leur fantaisie, tous les deux ou seulement l'un ou l'autre ou pour voyager avec le partenaire provisoire de leurs distractions amoureuses, ils prennent de longues vacances d'été ou d'hiver en Italie, en Espagne, au Portugal, en Grèce, en Afrique, en Scandinavie, menant la vie des voyageurs riches en se servant des droits d'auteur qu'ils ont à toucher dans chacun de ces pays.

Cette existence confortable ne se distingue nullement de celle de ces acteurs de cinéma que Sartre regarde comme des **amuseurs publics** surpayés par une bourgeoisie frivole et blasée. Mais il y a plus choquant que cette contradiction : de nombreux passages des *Mémoires* de Simone de Beauvoir font allusion avec une remarquable candeur et un égal manque de tact aux achats de vêtements, de bijoux, de tableaux, qu'ils font l'un et l'autre dans des pays « bourgeois » dont ils dénoncent les richesses comme un butin provenant de l'exploitation des prolétaires et des paysans. Autrement dit, sans la moindre décence et avec une parfaite inconséquence, tous les deux considèrent comme indiscutable leur droit de se conduire en bourgeois, partageant ainsi, selon leurs propres analyses, la responsabilité des conditions de vie misérables qui sont imposées aux travailleurs de certains pays. De la part de philosophes qui prétendent prolonger leurs prises de position par une **praxis** correspondante, et dont la conduite veut être un exemple à suivre, cette attitude est profondément choquante. C'est exactement comme si Karl Marx avait été un manufacturier sans scrupules, en même temps qu'il écrivait *Le Capital*. C'est, en vérité, le même cas que Jean-Jacques Rousseau qui avait eu cinq enfants et qui expliquait à la fin de sa vie qu'il avait mieux fait de les confier à des orphelinats que de leur faire partager la vie qu'il avait menée.

La haine du bourgeois n'en est pas moins un **leit motiv** obsédant sous la plume de Sartre et celle de Simone de Beauvoir,

non seulement quand ils dénoncent le confort bourgeois, la sottise indéracinable de la bourgeoisie, sa peur du communisme, son ambition, etc..., mais encore quand un écrivain « bourgeois » fait une critique rationnelle de l'existentialisme de Sartre. Dans un livre écrit en collaboration avec Bernard Pingaud — *Sartre est-il un possédé ?* — le maurassien Pierre Boutang prétendait qu'en dépit de son athéisme apparent, la philosophie de Sartre avait une certaine orientation religieuse — remarque faite également par d'autres critiques. Boutang estimait qu'il était illogique de parler de l'angoisse de l'homme sans Dieu, sans s'aviser que ce sentiment de solitude et d'abandon avait sa source dans la nostalgie des certitudes religieuses. Au lieu de réfuter cette analyse, Simone de Beauvoir note à cette date dans son journal que « ça nous était égal. Sartre s'arrachait à sa classe, l'animosité qu'elle lui marquait était normale. Celle des communistes, en revanche, l'atteignit comme une injustice ».

La prétention de Sartre est de n'avoir rien de commun avec la société bourgeoise, sinon, comme nous venons de le voir, en fait, du moins en principe. Néanmoins, l'ambiguïté de sa conduite et ses diverses prises de position ne permettent guère de dire où passait la ligne de démarcation. Cultive-t-il cette ambiguïté à dessein ou est-il incapable d'y échapper ? François Furet a peut-être raison lorsqu'il écrit : « Sartre parle et parlera toujours en **big brother** à ceux qui ont vraiment su ce que c'était que le fascisme et le communisme. Le génie de ce philosophe professionnel réside paradoxalement peut-être dans sa sensibilité et dans son art plus que dans la clarté de sa pensée. Il refuse en vain d'être celui qu'il est devenu mais il est prisonnier de l'impitoyable histoire de la littérature. Il s'est transformé en une sorte de patriarche, il est devenu un **big brother** « faisant » dans la gloire, un prix Nobel malgré lui, mais un prix Nobel tout de même. C'est le dernier tour que lui aient joué « les mots ».

C'est toutefois se débarrasser un peu vite de Sartre en tant que philosophe. Il n'y a pas de contradiction, en vérité, dans le contexte de la nouvelle philosophie — c'est-à-dire du point de vue de l'immanentisme — entre Sartre philosophe et Sartre écrivain : le second illustre les thèses du premier. Les ro-

mans  
de pr  
bâtar  
duelle  
positi  
Sartre  
geois  
d'être  
descr  
gine.  
le bé  
cham  
tiel p  
de la  
que  
comp  
pas  
philo  
En  
cette  
consc  
porai  
héros  
un i  
term  
l'acti  
raler  
temp  
aime  
lui,  
a un  
et co  
eux  
de s  
mod  
voir  
bour  
elle  
ne d

mans et les pièces de Sartre ont essentiellement deux types de protagonistes, incarnant respectivement le bourgeois et le bâtard. Leur ressemblance malgré les différences individuelles indique bien qu'ils illustrent deux catégories sur l'opposition desquelles repose toute la philosophie de Sartre. Ainsi Sartre ne se contente pas de haïr les représentants de la bourgeoisie, il a une **haine philosophique** pour une certaine manière d'être et de réagir qu'il essaie de peindre à la fois par une description philosophique et par des personnages qu'il imagine. Cela ne retire rien à l'improbité qu'il y a à être à la fois le bénéficiaire et l'aisance bourgeoise et à se présenter en champion intellectuel et militant de la gauche : mais l'essentiel pour Sartre, c'est qu'il ait le sentiment qu'il s'est affranchi de la **falsche Bewustsein** de la mentalité bourgeoise. En tant que **bâtard intellectuel**, il a le sentiment d'avoir répudié ces complexes et le « système » dans lequel ils enferment. Ce n'est pas là seulement une entreprise littéraire : c'est une aventure philosophique.

En principe, les antibourgeois, les bâtards font partie de cette catégorie de héros littéraires modernes qui sont des consciences libres et des anticonformistes. Un autre **contemporain capital français**, André Malraux, décrivait le nouveau héros occidental de ses romans en disant qu'il est à la fois un intellectuel lucide et un homme d'action, qui traduit en terme de conscience le plus possible d'expérience, et chez qui l'action et la conscience sont inséparables. On convient généralement que ce héros, assez répandu dans la littérature contemporaine, est « antibourgeois », non seulement parce qu'il aime l'aventure, mais parce que l'aventure a un sens pour lui, et que, lue à travers des aventures, sa propre destinée a un sens, ainsi que celle des autres hommes. Pour Malraux et consorts, Lawrence d'Arabie était un tel héros, célébré par eux en raison de son action précise et lucide, aussi bien que de sa fin, absurde à leurs yeux. Mais cette image du héros moderne doit subir une transformation décisive pour pouvoir être utilisée dans l'univers de Sartre : chez lui, la société bourgeoise n'est pas seulement une société dont on s'écarte, elle devient l'antisociété, celle dont la substance et la structure ne doivent pas être seulement refusées, mais doivent être dé-

truites si l'on veut obtenir une véritable libération, une libération totale, philosophique.

Un passage souvent cité de *L'Age de raison* montre Mathieu Delarue, dans un des combats de 1940, tirant sur les troupes ennemies des ouvertures d'un clocher, après que tous les camarades qui l'entourent ont été tués. Malraux aurait fait d'un tel épisode un acte d'héroïsme pur, comme celui de Kaptov, dans *La condition humaine*, quand il donne sa capsule de cyanure à un jeune révolutionnaire qui tremble devant la torture de la mort horrible dans la chaudière de la locomotive. Tout différemment, Mathieu, intellectuel typique, manifeste par chaque cartouche qu'il tire qu'il a anéanti chez lui l'attitude « bourgeoise », la circonspection, le préjugé, sa vie amoureuse manquée à cause de sa timidité « bourgeoise ». A la fin, pendant qu'il tire encore sur la cible imaginaire de son passé bourgeois, Mathieu se sent pour la première fois libéré de ses complexes, il se sent purifié, fort, libre.

Le lecteur a noté, bien entendu, que Mathieu — et à ce point de vue les autres personnages bourgeois de Sartre — n'est pas un vrai personnage, un être de chair et de sang : il incarne la thèse antibourgeoise de l'auteur qui est la clef de toute chose, mais comme personnage, il est contradictoire et sans vie. Car le bourgeois, dans l'univers de Sartre, est à la fois cruel, insensible, exploiteur, vindicatif, militariste, et il est en même temps timide, hésitant, complexé, tiraillé de tourments et de craintes, n'osant pas entrer brutalement en contact avec la vie réelle. Un personnage réunissant toutes ces contradictions ne peut pas exister, et en fait n'existe pas sinon en tant qu'entité philosophique, comme antimodèle créé par l'imagination. Ainsi la haine du bourgeois chez Sartre ne vise pas l'être humain concret appartenant à une classe dont les limites statistiques sont difficiles à définir, elle s'adresse à une certaine manière d'être en elle-même. Le bourgeois incarne le monde avant qu'il ne soit sauvé, un monde dans lequel l'attitude fondamentale des hommes est le conflit. Plus tard, dans sa période franchement marxiste, Sartre verra la cause de ce conflit dans la pénurie des biens de consommation, dans l'insuffisance des produits de toutes sortes qui seraient nécessaires pour satisfaire les besoins de tous

les ho  
toutes  
natur  
sont  
lesqu  
pour  
est, l  
et le  
mêm  
spéci  
les g  
jalou  
cata  
Sart  
c'est  
para  
geoi  
tal,  
les  
S  
être  
tau  
infé  
lige  
tern  
écr

les hommes. Au commencement de ses travaux de philosophie, toutefois, le conflit lui paraissait un élément essentiel de la nature humaine : les autres, ceux qui sont en dehors de moi, sont à mes yeux autant d'êtres menaçants, des pieuvres pour lesquelles je suis la proie qu'elles vont engloutir, comme moi pour eux. La seule forme de relation naturelle entre les êtres est, par conséquent, la défiance et la haine. Dans *Le Diable et le bon Dieu*, Sartre définit l'amour comme « la haine du même ennemi ». Ce sombre lacis de haine et d'hostilité est spécialement sensible dans la société bourgeoise dans laquelle les gens vivent comme des monades circulant sur des orbites jalousement protégées entre lesquelles les collisions sont des catastrophes destructives. Si, malgré l'insistance de ses amis, Sartre n'a jamais une « Morale » (au moins au sens ordinaire), c'est parce que l'aspect habituel de l'existence humaine lui apparaissait comme entièrement négatif : car la société bourgeoise représentait à ses yeux le mode de relations fondamental, immuable, allant de soi, qui seul pouvait exister entre les hommes.

Sartre sait bien qu'il est, lui aussi et qu'il est condamné à être un incurable « bourgeois » et il a reconnu souvent que patageant dans les « mots », il se regarde lui-même comme inférieur à son idéal : l'homme qui mêle constamment l'intelligence et l'action. Son récit autobiographique *Les Mots*, se termine sur cette constatation résignée : « Je continue à écrire. Que puis-je faire d'autre ? »

Thomas MOLNAR

# Réflexions séditeuses

*En témoignage de ma fidélité à la pensée d'un maître et ami, Hermann von Keyserling.*

## *L'Evolution Régressive*

Aucun événement ne peut être jugé objectivement par ceux qui le créent ou le subissent. Aussi le sens de l'histoire, sa direction, sa finalité se laissent généralement découvrir, non point par des contemporains concernés, mais par telle ou telle autre génération qui leur succède. Il n'est donc nullement surprenant qu'aujourd'hui même sont si peu nombreuses les voix qui s'élèvent contre nos dénigrement de la Société Individualiste d'hier et notre ruée vers la Société Collectiviste de demain, à nouveau étatisée.

Comment s'attendre, d'ailleurs, à une révolte de ce genre, alors que tous les maîtres de nos destinées — qu'ils soient au Gouvernement ou dans l'Opposition — poursuivent, en fin de compte, le même idéal, en nous l'imposant au même prix. Les uns usant de procédés démocratiques, les autres employant la manière totalitaire. Ils ne sont rivaux que pour s'en approprier les avantages immédiats, comme leurs collègues en U.R.S.S... C'est pourquoi, avant de céder sa place à une Civilisation nouvelle, la nôtre affronte avec tant d'empressement sa propre mutation ultime. Oublieuse de sa fondation il y a 15 siè-

cles sur les ruines de l'Etatisme Romain, elle croit se survivre en édifiant un Etatisme moderne, à sa mesure... Quant à la masse des humains, le passage de l'étape libertaire de notre histoire à l'étape suivante et toute dernière ne lui réserve qu'un avenir doucereusement esclavagiste.

Plus de décisions à prendre soi-même. On se conforme aux directives, prescriptions et ordres de ses Supérieurs... Chacun bénéficie, en échange, d'un niveau de vie proportionné au degré de son zèle civique. Il accepte avec une égale bonne grâce, et l'attribution d'un travail, et l'annonce de son retrait. Suivant ses mérites ou ses torts, récompensés ou sanctionnés d'après des critères politiques, il est logé, nourri et distrait par l'Etat.



L'économie nationale des pays d'Europe, fondée au départ sur l'indépendance totale de la propriété privée, achève la traversée de la deuxième grande période de son histoire. Celle des interventions de plus en plus envahissantes du Pouvoir politique : Confiscations des biens de ses adversaires ; puis impositions fiscales de la consommation et des bénéfices, d'abord, de la production et des capitaux ensuite ; enfin, nationalisations sélectives... De nos jours, à ce stade de simple écrémage des activités économiques succède celui de leur étatisation. Totale — dans les pays communistes ; partielle — ailleurs, par exemple en Angleterre ou en France.

D'un bout à l'autre de l'Europe, nous assistons à la répudiation finale de la propriété privée sur les moyens de production (1). A la condamnation de l'intéressement, de l'initiative, de l'émulation, de la concurrence. Les lois de l'offre et de la demande sont progressivement abolies au profit d'un fatras de règlements, promulgués tous les ans par dizaines de milliers, élaborés et appliqués par des Offices gouvernementaux, se multipliant à l'infini... Le Marché libre doit céder sa place à la Distribution imposée. Aux pertes ou aux gains éventuels de l'individu responsable se substitue l'irresponsabilité matérielle d'une

Administration toujours plus coûteuse. Ainsi se renouvelle l'expérience oubliée des Civilisations ayant précédé la nôtre. Elles aussi asphyxiées par des Bureaucraties proliférant au détriment des dernières réserves de la main-d'œuvre productrice.

Dans l'immédiat, à chaque nouvelle étatisation correspond pour le particulier visé la perte d'une assise matérielle, lui garantissant son indépendance, constituant sa force d'opposition à l'arbitraire d'un Gouvernement. Quant au déficit des entreprises nationalisées et la ruine des privées, on les dissimule soigneusement. D'une façon générale, en accordant des subventions successives à chaque branche d'économie nationale en difficulté, pour lui en retirer après le montant, par une procédure différente, afin de pouvoir l'attribuer au bénéficiaire suivant.

..

Dans l'ordre politique, nous constatons l'abdication de nos droits de citoyen au profit, non plus d'un Pouvoir de prétendu « droit divin », mais d'une vulgaire caste de politiciens professionnels.

L'exercice de la souveraineté par le peuple est définitivement remplacé par une soumission aux volontés de ses Gouvernants, devenus souverains à sa place. Ce ne sont plus les électeurs qui dictent leur volonté et en contrôlent l'exécution par leur élu, mais c'est bien ce dernier, une fois en place, qui les met tous en condition. Après la Démocratie directe, c'est la notion même du Mandat Impératif qui a disparu. Tandis que nous effaçons de nos mémoires jusqu'au souvenir des anciens Things, Malli, Champs de Mars... En échange de la cession de nos droits politiques, nous recevons du Gouvernement des bulletins de vote. Aux moments prescrits par les autorités, ces bulletins servent à élire, sur recommandation d'un organisme politique quelconque, son ou ses candidats aux commandes de tel ou tel autre pouvoir.

Cette évolution, qui s'accomplit sous nos yeux, a encore ceci de particulier, qu'elle est, non seulement facilitée, mais conditionnée par des moyens nouveaux d'informa-

tion,  
à cell  
Radio  
l'Etat  
haut,  
la ma

A l  
journ  
logiqu  
chaqu  
tité  
elles  
que p  
comr  
ture  
quali

A  
nous  
gémé  
avec  
techn  
touje  
sujes  
beso

Or  
posé  
plus  
le c  
tron  
tre,  
en i  
voir  
com  
Se  
tude

C  
nou  
sion  
par

tion, parfaitement inconnus des générations antérieures à celle de nos politiciens actuels. Ces moyens étant la Radiodiffusion et la Télévision. Grâce à eux, l'idolâtrie de l'Etat ou de ses dirigeants se propage aussi bien d'en haut, par l'autorité constituée, que d'en bas, venant de la masse elle-même des dirigés.

A l'étape précédente, seule l'écriture — le livre et le journal — réclamait réflexion, analyse, compréhension logique. L'auteur livrait son information en laissant à chaque lecteur la faculté entière de réagir par une quantité infinie d'*appréciations personnelles*. Normalement, elles se distinguaient toutes l'une de l'autre, ne serait-ce que par une nuance infime... Bref, la réception de toute communication était conditionnée par le niveau de culture de ses destinataires, de leur intelligence, de leurs qualités de cœur, de leur instruction.

A présent, qu'elle le veuille ou non, la Radio-Télévision nous injecte des *points de vue collectifs*. Par là le changement de notre mode de pensée s'opère sans rapport avec le contenu de l'information reçue, mais suivant la technique de sa présentation. Ne nous dispense-t-elle pas toujours une idée commune à tous, sur n'importe quel sujet... L'individu n'a ni le temps, ni le moyen, ni le besoin de porter un jugement personnel.

On aboutit de la sorte à ces deux phénomènes, se superposant d'une façon inattendue : D'une part, ce ne sont plus les auteurs de leur propre dire qui conditionnent le cheminement de notre pensée, mais les moyens électroniques qu'ils utilisent pour se faire entendre. De l'autre, ces moyens de véhiculer une information transforment en illettrés ceux qui l'écoutent ou la regardent, sans pouvoir la lire... Chacun la fait sienne, mais en adoptant — comme de nouveaux primitifs — une mentalité tribale. Se fiant à des paroles et images conçues pour la multitude et ingurgitées en commun par la même multitude.

C'est bien en usant de la Radio-Télévision que l'on nous fait acquérir une mentalité grégaire. Par la diffusion d'une *connaissance universalisée*, à l'émission. Et par la *réaction collectivisée* à sa réception.

Quel terrain propice pour des « lavages de cerveau ». N'importe quelle propagande préfabriquée atteint désormais son but. D'une part, on la réduit au dénominateur commun de la masse des auditeurs futurs ; de l'autre, on a conditionné par avance leur faculté d'entendement.

\*\*

Sur le plan culturel, on nous propose l'éviction du Spéculatif par l'Utilitaire. Partout le prestige des connaissances humanitaires s'efface devant celui des sciences techniques. Toute philosophie, avec ses conceptions du Monde si pernicieuses — parce que toutes contestables et toutes admissibles — est supplantée par la foi aveugle en des révélations de l'Etat divinisé.

Dans le domaine de l'art, la perception abstraite s'inculque par ricochet d'une habitude nouvellement acquise à ne penser que par schémas et formules toutes faites. La vérité concrète n'est plus de mise. L'artiste, qui dans son œuvre donne une image fidèle de sa vision de l'univers est taxé d'arriéré... L'art nouveau interdit la traduction d'une sensation directe de la nature. Cet art ne cherche pas davantage à fixer avec le maximum de simplicité un état d'âme, un mouvement du cœur, un trait de caractère. L'artiste vraiment moderne découvre l'amour et la haine, non plus dans la vie de tous les jours, mais hors d'elle. Dans une imagination en perte du réel.

C'est pourquoi la littérature d'avant-garde se veut jeu de l'esprit et non pas source d'une émotion possible. Par contre, elle se plaît à servir, avec succès, d'illustration à des comportements d'ordre pathologique...

La poésie est remplacée par une versification sans rimes, sans mesure, sans musique et, naturellement, sans le moindre lyrisme, jugé superflu. Les romans sont dépourvus d'intrigue. Notre besoin d'évasion se nourrit d'éloges de faits d'espionnage...

Quant à la musique révélée par notre Civilisation, on ne veut plus l'entendre que dépouillée de ses composantes de naguère : de la mélodie, de l'harmonie, du contrepoint. Même la beauté en soi d'une sonorité instrumen-

tale ou la richesse particulière d'un timbre de voix humaine sont traitées d'insupportables. La musique ayant perdu sa substance spécifique, les orchestres, enrichis par des Satie et consort de machines à écrire, trompes d'auto, roues de loterie foraine, se vantent, à bon droit, de ne plus être sclérosés. Se dégageant du passé, les musicastres modernes introduisent, soit des rythmes purs, empruntés à des civilisations primitives, soit ce que l'on appelait hier encore — la cacophonie ; autrement dit, la musique vériste, sérielle, polytonale, atonale, fonctionnelle, télégraphique... Le chant est condamné sans appel. L'Opéra est réservé aux revenants d'un autre âge. D'ores et déjà, la foule lui préfère la mélodéclamation d'une platitude parfaite, avec accompagnement musical. Ou, encore, des braillements, râles et cris d'une trivialité exemplaire, ponctué de trémoussements obligatoires... Qui, avant les années 40, n'aurait pris les exhibitions de nos Idoles modernes pour des manifestations de voyouterie ?

Même cassure d'une culture donnée et même relève par une entièrement nouvelle dans les arts plastiques. La sculpture se voit interdire toute présentation palpable, naturelle ou stylisée, du corps humain. La peinture, à son tour, n'est plus le reflet de l'âme de l'artiste, sa vision personnelle de ses semblables, d'un paysage, d'une nature morte... En tant que telle la peinture a cessé d'exister. On ne veut plus la sentir, mais la deviner. Aussi se doit-elle à présent d'être abstraite et de présenter une énigme picturale. A déchiffrer, non pas même par intuition, mais à travers un tortueux raisonnement. Ce n'est plus l'âme qui s'exteriorise — elle est sacrifiée ou caricaturée —, mais l'intelligence.

Mais, pour parvenir à vider cet art de son contenu, il a fallu lui retirer ses meilleurs moyens d'expression. Priver la peinture, et du dessin, et de la perspective, et du clair-obscur... C'est par ce procédé simpliste et radical que l'on parvient facilement à renier 15 siècles d'une certaine esthétique. Afin de pouvoir s'extasier devant ce qui autrement nous paraîtrait d'une indigence incurable, ou d'une maladresse enfantine, ou d'une franche mystifica-

tion. N'a-t-on pas vu à New-York des expositions de tableaux peints par un singe ?...

Tout cela ne veut pas dire que l'art nouveau ne posséderait pas sa beauté propre. La découvrir ou la nier dans l'une de ses œuvres ne peuvent que ceux qui aiment ce genre d'art, et non point ceux qui ne l'aiment pas. N'admettons-nous pas que tout objet, traduisant un authentique goût artistique de la plus arriérée des peuplades, mérite pleinement l'admiration de son entourage. Mais de son entourage, et non pas des gens d'une époque, d'un endroit ou d'un monde totalement différents.

Il ne s'agit donc pas de nier chez les artistes, anticipant sur nos lendemains, la valeur de leur sensation du beau. Mais il est absolument nécessaire d'affirmer avec netteté que leur art n'est pas celui dont s'enorgueillait notre Civilisation, quelque peu approximativement, de 476 à 1914. Convenons, enfin, que sur ce plan culturel aussi notre Société est en train de céder sa place à une autre. Evitons alors de devenir stupides, par snobisme, pour admirer ce qui peut plaire aux étrangers à une culture donnée, mais jamais à ceux qui l'ont créée et la perdent.



Tels sont les aspects économique, politique et culturel qui caractérisent la décadence de notre Civilisation. On trouvera leur démonstration plus détaillée dans une série d'études particulières (2). Le présent essai n'aura pour but que l'énumération des faits démontrant le même progrès à rebours sur le plan social. Ces faits, à mon avis, sont de trois ordres : allongement de la durée du travail, baisse des salaires réels, instauration du chômage forcé ou de l'oisiveté rémunérée.

---

(1) Et, dans les pays communistes, sur les objets de consommation, susceptibles d'une conversion en capitaux ou instruments de production.

(2) J.-E. Cheldon : *Economie Politique du Socialisme* (« La Pensée Russe », Paris, mars 1958) et *Essai d'une Dépolitisation de l'Histoire* (*Ibid*, septembre 1964).

*La victoire du racisme*

La transformation sociale et culturelle, économique et politique de notre Société étant en bonne voie, la conception de sa sécurité extérieure subit, à son tour, une révision fondamentale. Elle se traduit par une capitulation morale devant les menaces de cet Univers que l'on prétendait, hier encore, dominer à jamais. On dirait que les dirigeants des Nations d'Europe ou de souche européenne éprouvent un complexe de culpabilité à retardement. Et qu'ils veulent le compenser par une politique de racisme à rebours...

Précisons tout de suite qu'en parlant d'agressivité, de xénophobie ou de chauvinisme racial antieuropéen, nous avons en vue uniquement les politiciens noirs ou jaunes, mais jamais leurs peuples. Parmi ces derniers, nombreux sont ceux qui possèdent des civilisations d'une valeur comparable à la nôtre et imprégnées de religions dépourvues de cruauté ou de fourberie. Ces peuples, comme ceux d'Europe, ne demandent qu'à cohabiter en paix, se fréquenter en voisins, échanger leurs réalisations, fraterniser... Aucun ne cherche à nous chasser de son pays, s'installer de force dans le nôtre, abâtardir notre mode de vie, incendier, piller ou tuer les résistants à ce programme.

Cependant, aujourd'hui même, nous faisons face, non pas à ces intentions inexprimées, mais aux agissements franchement belliqueux d'une multitude de politiciens de couleurs. Tous animés d'un esprit rappelant étrangement celui de leurs anciens colonisateurs. Aussi l'innovation la plus frappante dans nos relations avec eux se déroule sur le plan de ce que l'on pourrait appeler — un masochisme racial.

Elle consiste, avant tout, dans la dénationalisation de différents peuples européens. Chacun d'eux est tenu d'accueillir n'importe quels et n'importe combien d'étrangers, non point et invités, auxquels on offre l'hospitalité ou même du travail (1), mais en candidats à une prochaine

naturalisation. En France, par exemple, on obtient 5 millions de naturalisations tous les 10 ans (2). De sorte que l'on ne compte dans ce pays, suivant certains auteurs, que 25 millions de Français jouissant de cette qualité depuis plus de trois générations (3).

Pour autant que ce brassage s'effectue entre Européens, il se peut qu'il enrichisse leurs sentiments, mentalités ou caractères. Ce qui est certain, c'est qu'il n'affecte en rien les traits que tous possèdent en commun pour former l'originalité de notre Univers, par rapport à celui des Asiatiques ou des Africains.

\*  
\*\*

Il n'en est plus, certes, de même quand il s'agit d'intégration intime des ressortissants de Civilisations extra-européennes. De Civilisations aux antipodes et d'une incompatibilité manifeste avec celle, dont se dota notre Continent.

Pourtant, la nouvelle politique extérieure de nombreux Etats Européens préconise précisément un désarmement idéologique face aux offensives, soi-disant « antiracistes », de tous les meneurs des peuples de couleurs. Nous acceptons à la fois, et leur prétention au métissage chez nous, et notre expulsion par eux de continents entiers, voisins du nôtre et bénéficiant de ses apports (4).

Les plus fanatiques parmi les idéologues de ce racisme jaune ou noir traitent les Blancs d'« avortons » de la création, d'une minorité dominant le Monde par imposture, mais à soumettre aux volontés d'une majorité d'Afro-Asiatiques. Les uns préconisent la victoire de l'Asie sur une échelle planétaire, les autres réclament le « Pouvoir Noir » partout, où ils sont gouvernés par des Blancs. Leur but serait d'imposer à l'ennemi que nous sommes, soit notre parquage dans des réserves bien délimitées, soit l'entretien à nos frais des cadres de leurs Communautés, incapables de développement par ses propres moyens.

Aux Etats-Unis, les Stock Carmichael, Roy Innis, Lincoln Lintsh, Max Stanford, Rap Brown et autres leaders Noirs

affirm  
blanc  
haisso  
Dans  
ti... »  
tisme  
tiques  
Racial  
les «  
d'Acti  
Rober  
culpat  
ment

Ren  
théori  
dent  
teur  
ouver  
gréga

Tou  
prône  
ropée  
dient  
de le  
quent

Noi  
en ét  
seme  
leur  
cienn  
gres

Le  
Sierr  
Dabo  
de la  
matio

Le  
pathi  
avec

affirment avec force leur « solution finale » : « L'homme blanc est l'ennemi de Dieu et de l'Humanité... Nous haïssons les Blancs... Ce Monde n'est pas sa propriété... Dans une année quelconque son pouvoir sera anéanti... » (5). Tous, comme de juste, professent un antisémitisme virulent. A commencer par des organisations politiques, telles que le « CORE » ou Congrès pour l'Égalité Raciale, les « Black Muslims » des Musulmans Nègres, les « Panthères Noires », le « R.A.M. » ou Mouvement d'Action Révolutionnaire, etc... L'un de leurs Présidents, Robert Williams n'a évité que par sa fuite à Pékin l'inculpation d'enlèvements d'otages parmi les Juifs suffisamment riches (6).

Reniant la politique d'intégration par le métissage, les théoriciens de ces mouvements, Floy Mc Kissick, Président du CORE, le Professeur Lawrence Harrison, le Docteur Price Cobb ou l'étudiant John Middleton affichent ouvertement un racisme révolutionnaire et exigent la ségrégation !

Toujours en Amérique ces prétendus « antiracistes » prônent la supériorité de leur race sur celle des Indo-Européens, introduisent le parler en langue swahili, répudient la culture blanche par le « Penser Noir », excluent de leurs associations les étudiants non-nègres et revendiquent le Black Power, le « Pouvoir Noir » (7).

Noirs ou Jaunes, tous ces extrémistes se considèrent en état de guerre contre les « maudits Blancs »... Curieusement, toutefois, ce ne sont pas les Asiatiques, avec leur civilisation valant la nôtre et plusieurs fois plus ancienne, qui sont les plus chauvins, mais les peuples Nègres d'Afrique.

Le Sénégalais Anta Diop, le Ghanéen Graft-Johnson, le Sierra-Léonais W. Conton, le Bantou Jomo Kenyatta, les Dabo Sissoko ou les Abdoulay Wade, tous les apologistes de la culture nègre affirment péremptoirement sa suprématie sur celle des Blancs.

Le Docteur Schweitzer, quoique bénéficiant d'une sympathie particulière de son entourage, souleva une tempête avec sa formule, combien conciliante : Je suis votre

frère, c'est vrai, mais votre frère aîné...! Le Secrétaire Général de l'Union Africaine et Malgache, Tevoedjre lança aussitôt une protestation indignée contre cette « insulte grave à la Négritude » (8).



Dans les pays gouvernés par les Blancs, mais où se trouvent implantés des Noirs, les plus modérés de leurs chefs de file poursuivent la même politique raciale que les partisans de la violence, mais par des voies détournées. Ils renoncent à la force brutale, la condamnent sincèrement et pensent arriver à submerger, sinon dominer les populations blanches par l'intégration, c'est-à-dire le croisement des peuples habitant le même pays. Les apôtres de ce mouvement minoritaire, tels Ralph Abernathy, successeur du pasteur King, l'écrivain George Schuyler ou le Maire de Washington, également un Nègre, se disent, eux, adversaires de toute ségrégation. Ils combattent la moindre distinction entre races, non pas uniquement dans la vie publique, mais aussi privée...

Comme résultat, ils refusent aussi bien la ségrégation intime, dans les mœurs, maintenue aux Etats-Unis, que le développement culturel, économique et politique égalitaire, mais séparé, dans la République Sud-Africaine, ou la jouissance commune d'une égalité indivise, mais à titre de co-citoyens des Blancs, accordée par le Portugal. (9). Car, même pour les plus pondérés de ces « progressistes », il ne s'agit pas de lutter contre une inégalité civique (pratiquement abolie partout), mais de nier toute différence entre eux et les Blancs : physique et psychique.

Ils contestent l'incompatibilité de leurs hérédité, langue, tenue vestimentaire, cuisine nationale, habitudes de travail, croyances, goût artistiques... avec ceux des Européens. C'est pourquoi nulle part ils ne se contentent d'une condition juridique égale à celle d'un Blanc. Y compris, en toute équité, d'un Blanc privé de la qualité d'électeur, parce qu'illettré ou non assujetti à l'impôt, etc.

C'est dans le refus d'une partition territoriale que se dévoile leur racisme sans compromis. Aux Etats-Unis,

comme  
d'un  
un E  
Etat  
les N

Dan  
droit  
mais  
ethni  
l'enco  
terre  
d'Afr  
aucun

Mi  
mêm  
leme  
on c  
Cong  
tent  
voué  
tusté  
mêm  
dent  
taine  
Togo  
droit  
sans  
de c

Br  
Etat  
de l  
et s  
can  
tière  
N  
pou  
me

comme en Rhodésie, ils n'offrent la paix que sous réserve d'un choix bien limité : Ou croisement des races dans un Etat gouverné encore par les Blancs ; ou création d'un Etat peuplé de races séparées, mais alors gouverné par les Nègres (10).

Dans les deux cas, ils prétendent priver les Blancs du droit de vivre pleinement entre eux, de ne pas fusionner, mais seulement de cohabiter avec les étrangers d'autres ethnies. Et cela sans la moindre réciprocité. En effet, à l'encontre de ce qui se passe aux Etats-Unis, en Angleterre ou en France, dans aucune des Républiques Nègres d'Afrique on ne trouve aucun parlementaire, aucun juge, aucun ministre d'origine européenne.

Mieux encore, dans nombre de ces Etats, livrés à eux-mêmes, les différentes tribus noires s'exterminent mutuellement, avouant ainsi leurs incompatibilités raciales. Plus on cherche à les nier, plus fortement elles explosent. Au Congo-Léopoldville les victimes des massacres ne se comptent plus. Au Nigéria quatre millions de Biafrais sont voués à l'extermination. Au Ruanda des milliers de Watustés ont eu les jambes coupées, avant d'être jetés eux-mêmes à la rivière. Au Soudan, les Nègres du Nord décident la suppression de ceux du Sud et brûlent par centaines églises, écoles, villages entiers. Au Cameroun ou au Togo des centaines de prisonniers, transportés d'un endroit de détention à l'autre dans des wagons plombés, sans eau et nourriture, arrivent à destination à l'état de cadavres...



Bref, dans les plus grands et les plus peuplés des Etats nègres, les tueries raciales (contrairement à celles de l'Europe), sont dépourvues de justification politique et se pratiquent en permanence. Quant à la survie du cannibalisme, disons simplement qu'il déborde leurs frontières jusqu'à se manifester en plein Londres de 1968.

Néanmoins, les réformateurs acharnés de notre Société poursuivent une politique extérieure absolument conforme à ce racisme inversé.

Tandis que chez nous, en Europe, on interdit à quantité de peuples le droit de disposer d'eux-mêmes (11), en dehors de notre Continent nous érigeons en Etats indépendants des dizaines et dizaines de territoires, parfois de quelque 300 ou 430 kilomètres carrés et de 75 ou 240 mille habitants, comme les Républiques Maldives ou Barbade... (12). Et nous les invitons à siéger à l'O.N.U., pour y participer au gouvernement du Monde, donc de l'Europe. A égalité avec une Italie, une Suède, une Grèce...



Faut-il ajouter que le même racisme est appliqué par plusieurs Gouvernements européens et en politique intérieure.

Ainsi en Angleterre, sans consulter la nation, sans procéder à un scrutin quelconque, le Gouvernement travailliste de M. Wilson prévoit l'installation dans son pays de 4 millions de gens de couleurs pour l'année 1985 (13). De ce fait, le même Gouvernement se trouve obligé de réprimer des manifestations populaires contre sa politique raciale. Manifestations rassemblant, en dépit des avis contraires des Syndicats et Partis politiques, des dizaines de milliers d'ouvriers et d'employés. Mais les défenseurs du principe « Conservons notre Angleterre blanche » sont blâmés et sanctionnés, au besoin (14). Dernièrement, quarante fonctionnaires de l'Office de Contrôle de l'Immigration ont adressé à leur Ministre des lettres de protestations contre la pénétration tolérée d'immigrants Asiatiques avec des papiers falsifiés. A la réception de ces doléances, M. Callaghan, Ministre de l'Intérieur a frappé de suspension leur principal rédacteur.

Comme partout ailleurs, les politiciens — au Gouvernement ou dans l'Opposition — sont solidaires, dès qu'ils découvrent un moyen inédit à faciliter la transformation de leurs administrés en marionnettes. C'est pourquoi même Enoch Powell, Ministre de la Défense dans le « Cabinet Fantôme » des Conservateurs a été également démissionné de son poste pour avoir qualifié de folie l'en-

trée  
leurs

Cep  
propa  
vaien  
quère  
petits

To  
décl  
en r  
Ces  
vern  
cultu  
impi

U  
le s  
nes,  
Ror  
de  
Pou  
con  
tes  
et  
par  
dis  
et  
des  
pr  
mé  
tit  
de  
qu  
m  
ve  
te  
pi  
au

trée chaque année en Angleterre de 50.000 gens de couleurs (15).

Cependant, un Gallup a démontré qu'à l'encontre de la propagande officielle, 74 % des Anglais interrogés approuvaient pleinement M. Powell. 65.000 d'entre eux se risquèrent à lui adresser des lettres de félicitations et des petits cadeaux d'encouragement.

Toujours est-il que c'est bien la même Angleterre qui a déclenché la guerre économique contre la Rhodésie et en réclame une autre contre la République Sud-Africaine. Ces deux Etats coupables d'un refus de se laisser gouverner par un consortium d'ethnies noires, d'un niveau culturel très inférieur. S'entretuant, dès qu'ils le peuvent impunément, préfigurant ainsi le sort réservé aux Blancs.



Une fois de plus nous retrouvons dans cette marche vers le suicide un phénomène connu des Civilisations anciennes, au dernier stade de leur évolution. La décadence de Rome, ne s'accompagna-t-elle pas, elle aussi, d'une espèce de naturalisation des 80 millions d'habitants de l'Empire ? Pour un temps fort bref on se procura de nouveaux contribuables. Par contre, on s'habitua une fois pour toutes à ne plus traiter en étrangers même les prisonniers et esclaves. Le romain de naissance, nourri et distrait par l'Etat, cesse de travailler pour vivre et obtient la dispense du service militaire. On enrôle dans les Légions et on recrute dans les Administrations subalternes que des Barbares capturés ou des esclaves anciens, contre promesse d'affranchissement. Les derniers Empereurs eux-mêmes sont tous également d'origine étrangère. Cela aboutit, lors de la chute de l'Empire, à l'accueil en Libérateurs des futurs fondateurs de la Civilisation nouvelle. A chaque apparition des Germains sur le sol d'Italie, les Romains échangent leur toge contre le vêtement des nouveaux venus, laissent pousser la barbe pour mieux imiter les conquérants, baptisent leurs enfants de noms empruntés aux étrangers... (16). A l'époque, la foule avait aussi ses « idoles » du proxélytisme racial.

Au xx<sup>e</sup> siècle, comme au v<sup>e</sup>, aujourd'hui comme hier, la dénationalisation d'un peuple se présente comme l'un des meilleurs moyens de lui interdire toute autodétermination. Elle brise ses velléités d'indépendance nationale. Son besoin d'affranchissement d'une tutelle étrangère ou d'une fusion avec des étrangers en une Nation de naturalisés.

En dénaturant la personnalité physique, psychique, morale de l'individu, en nivelant par le bas sa culture propre ou en l'abâtardisant, on altère ses facultés innées d'observation et de critique.

C'est ainsi que la politique raciste de certains Gouvernements parvient à s'imposer à des peuples traités de « moutons ». Et chez nous, en France, de « veaux »...

Elle facilite la réduction de l'homme à l'état d'un nouveau genre d'esclavage. N'accepte-t-il pas sa prolétarianisation en laissant nationaliser progressivement toutes les activités privées ? N'abdique-t-il pas ses droits politiques en échange d'un bulletin de vote ? Ne transmet-il pas à l'Etat, Patron et Nourricier, le soin de lui accorder ou de lui retirer sa subsistance de chaque jour ?...

Naturellement, le souvenir sinistre des pratiques insensées et inhumaines des antisémites dans certains pays d'Europe interdit d'appeler par son nom la politique que l'on nous invite à suivre. Aussi, pour mieux la faire admettre, cette apologie du croisement des races et de constitution d'Etats de naturalisés est baptisée d'« anti-racisme ». Procédé parfaitement approprié à la nécessité de bafouer les vrais adversaires du racisme. Car, sous le couvert d'étiquettes adroitement inversées, les meneurs du jeu ont la partie gagnante.

En Europe et en Amérique, les responsables de notre avenir n'osent pas repousser l'ultimatum des stratèges du racisme Afro-Asiatique. L'accord entre eux se fait donc sur le choix de la solution que voici : Pas de partition, mais fusion des gens de couleurs avec les Blancs et formation chez ces derniers d'une race nouvelle, produit d'une assimilation forcée. Solution appelée « progressiste », pour mieux la faire accepter par ceux que l'on cherche à abuser.

A O  
peupl  
décou  
parce  
d'entr  
las, e  
chapi  
mano

C'e  
naux,  
l'incc  
leurs

Le

Et  
vien

(1)  
sans  
d'Ou

(2)

(3)

(4)  
prêtr

(5)

(6)

(7)

131  
ckri

décl

som

c'es

(8)

(9)

20  
mai

de

tan  
leur  
téri  
A  
laid  
d'A  
d'E

A observer les attitudes individuelles chez ces mêmes peuples : jaunes, noirs, rouges, mulâtres ou blancs, on les découvre tous liés par un sentiment d'estime réciproque, parce que tous conscients de la valeur originale de chacun d'entre eux. Aucun ne souhaite sa dénationalisation... Hélas, en tant que Communauté, ils n'ont pas la voix au chapitre. A leur place et en leur nom ne pérorent et ne manœuvrent que des politiciens de métier.

C'est donc, à l'exception de leurs propres Etats nationaux, que se prépare, sans rencontrer de résistance, l'incorporation à notre Société blanche des gens de couleurs.

**Leur intégration obligatoire par le métissage !**

Et c'est ainsi qu'à notre esclavagisation obligatoire viendra se superposer un asservissement racial.

J.-E. CHELDON.

(1) Au 1<sup>er</sup> janvier 1967, il y avait en France 2.380.000 salariés étrangers, sans compter les ressortissants (y compris de couleurs) des huit Territoires d'Outre-Mer.

(2) Michaud : Guide-France. Paris, 1964 (Ed. Hachette, p. 253).

(3) L.-F. Céline (Docteur Destouches).

(4) Expulsions qui s'appliquent, notamment en Guinée, à la totalité des prêtres de race blanche de toutes les religions chrétiennes.

(5) « Le Figaro » du 30 août 1966.

(6) « Match », n° 904, 1966.

(7) Durant les six premiers mois de 1968, ils ont soulevé des émeutes dans 131 villes des Etats-Unis, qui firent 46 morts et 3.500 blessés. Calvin Lockridge, Président du Black Consortium, qui groupe 1 million de noirs, déclare dans une interview accordée au « Nouvel Observateur » : Nous sommes beaux, intelligents, efficaces, artistes... Prétendre éduquer le Noir, c'est encore l'avilir.

(8) « Ecrits de Paris ». Juillet-août 1966.

(9) Pour camoufler le caractère essentiellement racial de la révolte des 20 millions de Nègres aux Etats-Unis, on invoque faussement la pauvreté, mais uniquement celle des Noirs. En fait, sur les 9 millions de Noirs de plus de 25 ans, plus de 2,5 millions possèdent des voitures automobiles et autant sont propriétaires des maisons qu'ils habitent. Quant au nombre de leurs étudiants, il s'élève à 320.000. (Hofstetter, Pauvreté, Politique et Gangstérisme (« Défense de l'Occident », septembre-octobre 1968).

Au 1<sup>er</sup> juin 1966, la République Sud-Africaine comptait 2.000 nègres titulaires de diplômes universitaires, contre 1.800 dans tous les Etats noirs d'Afrique, y compris le Libéria (Bourguine : L'Afrique du Sud sous le ciel d'Europe, « Le Spectacle du Monde », n° 50, 1966).

(10) Le Congrès des nationalistes noirs de Detroit a approuvé une Déclaration d'Indépendance et le projet de Constitution pour un Etat nègre, appelé République de Songhay (capitale Jackson dans le Mississippi) de 500.000 kms carrés et 14 millions d'habitants, dont 9 millions de Blancs et 5 de Noirs. (Grandmougin : Négociation sans calendrier, « Le Spectacle du Monde », n° 74, 1968).

(11) Peuples de tous temps privés d'un Etat national ou détachés de leur Etat après 1945 : Slovènes, Bosniaks, Macédoniens, Bessarabiens, Ruthènes, Ukrainiens de Galicie, Tyroliens, Sudètes, Caréliens... Peuples dont les Etats nationaux furent supprimés (debellatio) après la guerre de 1939-1945 : Estoniens, Lettoniens, Lituanais, Dantzigois, Prussiens, Slovaques, Croates, Monténégrins, Tartares de Crimée, Allemands de la République sur la Volga, Ingouches... Aux Autrichiens on interdit toute union avec l'Allemagne, contrairement à un vote du Parlement et deux prébiscites.

(12) La République Trinité-Tobago : 5.128 kms carrés et 871.000 habitants ; Gambie : 9.300 kms carrés et 315.000 habitants ; Koweït : 15.540 kms carrés et 361.000 habitants ; Guinée Equatoriale : 28.000 kms carrés et 247.000 habitants, etc. Tous ces Etats sont membres de l'O.N.U., alors qu'aucune des deux Allemagne ou la Suisse, le Lichtenstein ou Monaco et quelques autres n'en font pas partie.

(13) L'Angleterre devra accepter, en plus de ses 1,5 million d'immigrants de couleurs déjà installés, encore 2,5 de 68 à 85. En émulation avec le Gouvernement français qui espère accueillir, d'ici à 1975, seulement 1 million de noirs étrangers.

(14) Les pancartes des manifestants portent, entre autres, les inscriptions suivantes : « L'Angleterre se meurt, sauvez-la » ; « Fermez la porte avant qu'il ne soit trop tard » ; « Gardez la Grande-Bretagne blanche », etc. (Grandmougin : Le Temps des Assassins. « Le Spectacle du Monde », n° 75, 1968).

(15) Les Wisigoths d'Alaric en 410 ; les Wandalas de Genséric en 455 ; les Hérules et Goths d'Odoacre en 476.

(16) En France, le Gouvernement de M. Couve de Murville a signé en octobre 1968 un accord prévoyant l'entrée chaque année dans notre pays de 35.000 travailleurs rien que de nationalité algérienne, sans compter les membres de leurs familles et les touristes.

Hen  
« Le  
l'Abb

Il  
de se  
cons

Or  
berg  
quel  
dans  
plus  
fran  
égy  
reco  
Lon  
le r  
vate  
sion  
çai

L  
la  
ap  
fut

# La Région Stratégique la plus importante du monde

*Henry Coston publie ces jours-ci un nouveau livre : « Le Secret des Dieux » (Librairie Française, 27, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris-VI\*).*

*Il a bien voulu nous communiquer les bonnes feuilles de son ouvrage et nous autoriser à publier ce chapitre, consacré à Israël.*

N.D.L.R.

On sait aujourd'hui, grâce au livre des frères Bromberger (1) et à celui d'un collaborateur de *Rivarol* (2), quel rôle jouèrent MM. Guy Mollet et Christian Pineau dans cette tragique affaire de SUEZ en 1956. On n'ignore plus que c'est grâce à l'aviation française, à la marine française, aux parachutistes français que la résistance égyptienne aux assauts israéliens fut brisée en un temps record (3). L'édition française de l'hebdomadaire juif de Londres, *The Jewish Observer and Middle East Review* le reconnaissait d'ailleurs bien volontiers : « *Aucun observateur sérieux ne songerait aujourd'hui à nier que l'invasion israélienne dans le Sinäï et l'intervention anglo-française n'aient été étroitement coordonnées* (4) ».

L'opération, qui se solda finalement par un échec pour la France contrainte de retirer son corps expéditionnaire après l'ultimatum soviétique et l'injonction américaine, fut sévèrement jugée par une partie de la presse fran-

çaise et aussi par de nombreux hommes politiques. M. Antoine Pinay s'était montré fort réticent (5). Pour M. Paul Reynaud, la maladresse française jetait « *le monde arabe dans les bras des Soviets* (6) ».

Sévère, M. Georges Bonnet, ancien ministre des Affaires étrangères, faisant le point devant ses collègues de la Commission des Finances de l'Assemblée nationale, dressait le bilan de l'expédition : « *On a traité de défaitistes, s'écriait-il, ceux qui n'étaient pas d'accord pour l'opération de Suez, mais à cette occasion, nous avons perdu 500 milliards de biens français en Egypte, dépensé 60 milliards pour les opérations militaires. Les Français ont été expulsés, les écoles françaises fermées. Où sont, en vérité, les défaitistes* (7)? »

Ainsi que l'écrivait Rivarol au lendemain de l'équipée : « *Nous étions entrés en guerre pour faire sauter Nasser et consolider le canal, nous avons consolidé Nasser et fait sauter le canal* (8) ».

Les conséquences de l'expédition d'Egypte furent donc graves pour la France. Pour l'Occident, elles ne l'étaient pas moins puisque, désormais, la Russie soviétique faisait son entrée en Méditerranée orientale. On allait bien le voir onze ans plus tard.

La guerre israélo-arabe de juin 1967 est suffisamment proche pour que nous n'ayons pas à en faire l'historique.

Rappelons seulement qu'en vertu d'une résolution de l'O.N.U. (2 février 1957), qui invitait fermement Israël à se retirer des territoires arabes qu'il avait occupés en novembre 1956, des « casques bleus » avaient été placés le long de la ligne de démarcation de l'armistice entre l'Egypte et Israël. L'accord signé le 8 février 1957, entre le secrétaire général de l'O.N.U. et Le Caire au sujet du statut des Forces spéciales de l'O.N.U., précisait que « *la date effective du départ de ces forces doit être déterminée par le Secrétaire général et le gouvernement égyptien* ».

Or, brusquement, le 18 mai 1967, Nasser demande au secrétaire général de l'O.N.U. de déplacer, puis de retirer les « casques bleus ». Les troupes onusiennes reçoivent

immédiatement l'ordre d'évacuer les lieux. La stupeur est grande dans les cercles diplomatiques internationaux, et l'émoi aux Nations unies est général. On juge sévèrement cette imprudence.

Sans doute, pendant de longues années, notamment en 1958-1966, les incidents ont-ils été fort rares le long de la frontière israélo-égyptienne. Mais ils ont été fréquents sur d'autres frontières, et Israël a même été condamné par le Conseil de sécurité (25 novembre 1966), pour son « *raid de représailles* » en Jordanie. D'autre part, à la suite d'incidents de frontière avec les Syriens, l'aviation israélienne a pénétré en Syrie, le 8 avril 1967 et abattu six Mig-21. Enfin on appréhende beaucoup les conséquences des travaux de détournement des eaux du Jourdain entrepris par les Israéliens : pour irriguer leurs terres, ne vont-ils pas stériliser celles de leurs voisins ?

La situation de l'Égypte s'est également profondément transformée. Ses liens avec l'U.R.S.S. se sont d'autant plus resserrés que les U.S.A., non seulement lui ont refusé les armes qu'elle a dû acheter à Moscou, mais, depuis le début de 1967, l'Amérique ne lui fait plus aucune livraison de vivres (9). Le Caire se sent donc à la fois brimé par l'Amérique, soutenu par l'U.R.S.S. et, militairement, il se croit beaucoup plus fort qu'en 1956.

C'est probablement ce qui pousse Nasser à ordonner, le 22 mai 1967, « *la fermeture du golfe d'Akaba aux navires israéliens et aux matériaux stratégiques à destination d'Israël* ».

Cette décision met le feu aux poudres. Certes, le trafic par le golfe d'Akaba ne représente pas 15 % du commerce israélien, mais cette nouvelle maladresse fournit à l'État sioniste l'occasion de crier au blocus : « *On veut nous étouffer!* » clament-ils, et l'attitude de l'Égypte semble leur donner raison. Les partisans du Grand Israël mettent de l'huile sur le feu.

L'économie de l'État sioniste est d'ailleurs mauvaise. L'année précédente, vingt-cinq mille techniciens et scientifiques ont quitté la terre promise pour gagner ou regagner l'Occident. Le chômage est en augmentation cons-

tante : il atteint maintenant cent mille personnes. La balance commerciale est toujours déficitaire et sans l'aide financière de la Diaspora, sans les réparations allemandes, sans le concours de l'Amérique, ce serait la faillite, une faillite complète et humiliante. Les dirigeants israéliens savent bien que la situation du pays est particulièrement critique. Ils sont dans l'alternative suivante : ou régler enfin le problème des réfugiés et s'entendre avec les Arabes et devenir leurs principaux fournisseurs, ce qui doit les conduire assez promptement à prendre la tête de l'ensemble économique du Moyen-Orient ; ou profiter des fautes de l'adversaire pour agrandir le territoire national.

Les déclarations fracassantes de M. Choukaïri, *leader* de l'Organisation de la Palestine (21 mai 1967), les émissions incendiaires de *La Voix des Arabes* font monter la fièvre dans les cercles politiques de Jérusalem et de Tel Aviv. Les modérés sont débordés ; les ultras l'emportent.

On le sait dans les capitales arabes, mais probablement ne croit-on pas l'affrontement imminent. Le Caire compte trop sur Moscou et sur la crainte qu'inspire l'Armée rouge. Cependant, réconcilié avec le roi Hussein de Jordanie, le colonel Nasser signe un accord de défense avec lui (31 mai 1967).

Tronquées dans certaines dépêches, les déclarations du Bikbachi provoquent un malaise : l'opinion mondiale croit sincèrement qu'Israël est sur le point d'être attaqué. Aussi, lorsque le 5 juin 1967 l'aviation israélienne bombarde, à l'aube, les aérodromes égyptiens, croit-on tout naturellement à une riposte. Les lecteurs de *France-Soir* en sont d'autant plus persuadés que le journal de M. Pierre Lazareff annonce en titre énorme que l'Etat juif est victime d'une agression.

La guerre éclair d'Israël dure six jours : le 11 juin tout est terminé : le premier jour, l'attaque aérienne brusquée des Israéliens a détruit au sol les avions de la R.A.U. Dans les jours qui suivent, privées du soutien de leur aviation, les colonnes blindées égyptiennes sont écrasées. La déroute des Arabes est totale. L'armée israélienne occupe Gaza, le Sinaï (jusqu'au canal de Suez),

Charm  
et le t  
dain. E

Entr  
une ré  
sez-le-f  
trairen  
les tro  
occupé  
veille  
ce qui

On

nistre

son pa

c'était

améric

syrien

Ains

1947 e

occup

tières

—

pays

ouver

Les

l'épin

avons

pathi

Charl

« I

que,

lestin

de v

les

Orien

tatio

quer

Il n'

tiona

où l'

Charm El Cheikh, ainsi que la vieille ville de Jérusalem et le territoire jordanien jusqu'à la rive droite du Jourdain. Elle pénètre même en Syrie.

Entre-temps, le Conseil de sécurité de l'O.N.U. a voté une résolution proposée par l'U.R.S.S. ordonnant le cessez-le-feu (8 juin 1967), qui est bientôt accepté. Mais, contrairement au désir exprimé par la majorité des nations, les troupes israéliennes n'ont pas évacué les territoires occupés. Il semble même que les dirigeants israéliens ne veuillent pas envisager cette éventualité ; c'est du moins ce qui ressort de leurs déclarations.

On apprenait d'autre part que si le vice-premier ministre israélien, M. Yigal Allon, avait déclaré que jamais son pays ne restituerait à la Syrie les hauteurs de Golan, c'était tout bonnement pour pouvoir contrôler l'oléoduc américano saoudien de la *Tapline*, qui traverse la région syrienne occupée par les forces d'Israël (10).

Ainsi, au lieu des 14.300 km<sup>2</sup> accordés par l'O.N.U. en 1947 et des 20.800 obtenus après l'armistice de 1949, Israël occupe aujourd'hui 102.400 km<sup>2</sup>. Aura-t-il jamais les frontières que lui assignent les partisans du Grand Israël ?

— Mais, nous direz-vous, pourquoi l'Égypte et les autres pays arabes s'obstinent-ils dans une attitude d'hostilité ouverte envers le jeune état sioniste ?

Les raisons sont nombreuses. En premier lieu, il y a l'épineux problème des réfugiés palestiniens dont nous avons parlé. En second lieu, il n'y a jamais eu de sympathie — bien au contraire — entre juifs et musulmans. Charles Maurras le soulignait déjà en 1929 :

*« Il est à peine utile, écrivait-il, de faire remarquer que, abominable du point de vue de nos intérêts en Palestine, la diplomatie de Briand a été abjecte du point de vue de l'humanité. Que les complications, les ruses, les manœuvres auxquelles l'Angleterre est obligée en Orient lui aient fait souscrire trop facilement à la tentation de balancer l'Arabe par le Juif, cela peut s'expliquer par la raison d'Etat. Mais Briand est sans excuse. Il n'y en a aucune dans son cas et son pacifisme international a juxtaposé Juifs et Arabes dans des conditions où l'on ne ferait pas voisiner des chiens et des chats (11) ».*

Enfin, la présence de l'Etat juif au cœur du Moyen-Orient constitue aux yeux de ses voisins, un danger d'autant plus grand que le dynamisme de la nation israélienne s'allie à un expansionnisme territorial inquiétant. Les « ultras » ne font pas mystère de leurs ambitions : « *Du Nil à l'Euphrate.* » Elles sont conformes au rêve de Théodore Herzl, le fondateur du sionisme : il suffit d'ouvrir le tome II de ses *Mémoires*, à la page 711, pour s'en convaincre. Herzl ne faisait d'ailleurs que reprendre l'enseignement d'Abraham à qui l'Eternel, assure la Bible, a donné ce pays « *depuis le fleuve d'Egypte jusqu'au grand fleuve d'Euphrate* (12) ». Tout porte à croire que ces mots demeurent gravés dans le cœur de l'Israélien conscient de la précarité de l'Etat artificiellement créé en 1948 (13).

La conquête-éclair du Sinaï en 1956, — celle qui dure encore — de 80.000 km<sup>2</sup> de territoires arabes en 1967, semble bien indiquer que les aspirations israéliennes sont conformes aux préceptes de l'Ancien Testament. Cependant, croire que la création d'un Etat juif sur les rives du Jourdain n'est que la réalisation d'un vœu cher aux rabbins, d'un désir pieux des sectateurs du Talmud, c'est commettre une lourde erreur.

« *Israël n'est pas seulement la terre des ancêtres, écrivions-nous au lendemain de l'expédition de Suez. Israël n'est pas qu'un lieu saint vers lequel quinze millions de persécutés tournent leur regard comme les chrétiens vers Rome, les musulmans vers La Mecque. Israël est, en même temps que le centre politique d'une nation disséminée sur toute la terre, le bastion avancé d'un vaste empire économique et financier qui tend à dominer notre planète. Planté au carrefour de l'Ancien monde, il occupe la région stratégique la plus importante.* »

Ce n'est pas là le point de vue isolé d'un écrivain. C'est aussi l'avis du président de l'organisation sioniste la plus importante, le *Congrès juif mondial*, qui en faisait l'aveu devant les délégués du *Canadian Jewish Congress* réunis en session plénière. Voici ce qu'il déclarait un an avant la création de l'Etat d'Israël :

— *Le Moyen-Orient, situé entre trois continents, lien entre l'Europe et l'Asie et l'Afrique, est probablement la région stratégique la plus importante du monde.* »

Mot pour mot, c'est ce que nous disions nous-mêmes. Lisez la suite :

« *Au cours d'une des conversations que j'ai eues l'été dernier avec M. Bevin et où il me parla en toute franchise, il me dit : « SAVEZ-VOUS, DOCTEUR, CE QUE VOUS DEMANDEZ EN VOULANT QUE J'ÉTABLISSE UN ÉTAT JUIF ? VOUS ME DEMANDEZ DE LIVRER DANS VOS MAINS LES CLÉS DE LA RÉGION STRATÉGIQUE LA PLUS IMPORTANTE DU MONDE. VOUS ME PERMETTEZ D'Y RÉFLÉCHIR SÉRIEUSEMENT AVANT DE VOUS REMETTRE CES CLÉS-LA. » Il y avait une grande signification dans cette remarque. De plus, on a trouvé du pétrole dans le Proche-Orient (14).*

« *Je me souviens que M. Ickes, qui était chargé de l'administration du pétrole en Amérique pendant la guerre, me déclara que les rapports des experts affirmaient la présence de plus de pétrole au Moyen-Orient que dans tout l'ensemble de l'Amérique du Nord et l'Amérique centrale, de dix à vingt fois plus. ET VOUS SAVEZ CE QUE LE PÉTROLE SIGNIFIE POUR LE MONDE ? UNE FOIS QUE NOUS AURONS ÉTABLI UN ÉTAT JUIF EN PALESTINE TOUT CELA SERA EN NOTRE FAVEUR... »*

Et il concluait :

« *Quand un homme d'Etat, ou un politicien pense aujourd'hui au sionisme, il ne pense pas à la façon des prophètes, des prédicateurs, des idéalistes, des poètes. Il pense en termes très réalistes de pétrole, d'Etat juif en Palestine, de Moyen-Orient, de Russie, d'Amérique (15)... »*

Réalistes, les Israéliens le sont. A la faveur de la « guerre de six jours », ils se sont rendus maîtres du Sinaï dont, au dire de *Pétrole-Information*, la production de naphte dépasse cinquante mille barils par jour.

En raison de la personnalité de M. Nahum Goldmann, chef suprême du sionisme international pendant plus de trente ans (16), les déclarations ci-dessus sont d'une exceptionnelle importance.

Depuis qu'elles ont été faites, les sionistes se sont emparés de haute lutte des clés que feu Bevin hésitait à remettre à leur *leader*. Ils les ont désormais bien en main et ils sauront s'en servir.

Henry COSTON.

(1) Merry et Serge BROMBERGER : *Les Secrets de l'expédition d'Égypte*, Paris, 1957.

(2) Bernard LAFOREST (autre pseudonyme de Christian ERRANS) : *Le bilan de l'équipée d'Égypte*, Paris, 1957.

(3) Voir les détails et les documents concernant l'expédition de Suez dans *La Haute Banque et les Trusts*, pp. 301 à 317.

(4) *L'Observateur du Moyen-Orient*, 8 novembre 1957.

(5) Cf. *Paris-Normandie*, cité par *Le Monde*, 15 octobre 1957.

(6) *La Revue de Paris*, décembre 1956.

(7) Cf. *Fraternité française*, 29 juin 1957.

(8) *Rivarol*, 8 novembre 1956.

(9) L'aide alimentaire américaine avait atteint 800.000 tonnes en 1958, 1.000.000 en 1960 et, depuis, elle s'élevait à près d'un million et demi de tonnes par an.

(10) Dépêche A.F.P., 13 août 1968. Cf. *Le Monde*, 14 août 1968.

(11) *L'Action française*, 28 août 1929.

(12) *Genèse*, XV, 18 ; Josué, I.

(13) La revue *Croissance des Jeunes Nations*, dont les dirigeants sont connus comme résistants antinazis, consacrait son *Dossier du mois*, en septembre 1967, au problème israélien. Elle citait ces mots que M. Ben Gourion prononça, en 1950, devant les étudiants de l'Université hébraïque : « Vous devez combattre avec enthousiasme... Par l'invasion et la diplomatie, l'empire israélien sera édifié. Il doit comprendre tous les territoires situés entre le Nil et l'Euphrate. » (Page 21).

(14) Le journal financier *La Vie française*, dont les sentiments pro-israéliens sont bien connus, soulignait, le 25 avril 1958, que l'Etat d'Israël « se trouve à l'un des points les plus névralgiques du monde » et que le Néguev est « la route la plus courte entre la Méditerranée et la mer Rouge, la seule capable de concurrencer le canal de Suez et de transformer Israël en une PLAQUE TOURNANTE DE CAPITAUX ET D'INDUSTRIES ENTRE L'ASIE ET L'EUROPE ».

(15) *The Congress Bulletin*, de Montréal, organe mensuel du Congrès juif canadien, Seventh Plenary Session, National Dominion Canadian Jewish Congress, May 31, 1947.

(16) Né le 10 juillet 1894 à Wisnow (Pologne), il est le fils de Salomon Goldmann et de Rebecca Kint. Marié à Alice Gottschalk, il a deux fils : Michael et Guido. Président de l'Agence juive pour la Palestine, qu'il a représentée à la S.D.N. en 1935-1939, chargé des négociations des Sionistes avec le *Foreign Office* et le département d'Etat en 1945-1948, président du Congrès mondial sioniste tenu à Jérusalem en 1951, président du *World Keren Hayesod*, fondateur du Congrès juif mondial, dont il présida l'exécutif de 1936 à 1949, puis toute l'organisation jusqu'à ces derniers temps, président de la *Conference of Jewish Material Claims against Germany* (Réparations réclamées à l'Allemagne), président du *Comm. for Jewish Claims in Austria* (réparations réclamées à l'Autriche), éditeur de l'*Encyclopédie juive* publiée à Berlin en 1922-1934 et président de l'*Encyclopedia Judaica* de New-York depuis 1960, M. Nahum Goldmann est également l'auteur des statuts du Mouvement sioniste adopté par la Knesseth (parlement israélien) en 1952.

F.-H. LEM

# Baudelaire

## Critique d'Art

EXPOSITION BAUDELAIRE AU PETIT-PALAIS

« *Glorifier le culte des images, ma grande, mon unique, ma primitive vocation* » (Ch. Baudelaire - Mon cœur mis à nu).

J'ai beaucoup pratiqué Baudelaire. Adolescent *romantique*, je portais cheveux longs et je savais par cœur *Les Fleurs du mal*. Je dois dire que parmi les poèmes de ce recueil — à la dimension d'une anthologie qui eut appelé encore des repentirs — ceux qui m'enchantèrent, ceux où se manifestent le dandysme, le satanisme, le goût du bizarre, sont devenus pour moi les moins lisibles, à ranger aujourd'hui parmi les curiosités littéraires. Au prix de Baudelaire poète, et quoi qu'en puissent penser les sectateurs de l'insolite, Victor Hugo poète, celui que Monsieur Gide trouvait si peu intelligent, apparaît comme un artiste littéraire infiniment plus puissant, plus inventif, plus original, plus fécond, l'Hélicon au pied duquel coulent toutes les fontaines d'Hippocrène ayant irrigué les terres poétiques de notre XIX<sup>e</sup> siècle. Cette opinion sur Victor Hugo était celle de Baudelaire lui-même, qui a rendu au grand écrivain et au grand poète le plus expressif hommage dans « *Réflexions sur quelques-uns de*

*mes contemporains* ». (L'Art romantique — texte cit. — pp. 517-529) (\*).

Mais si Baudelaire poète fut surtout un assez extraordinaire adaptateur — son célèbre recueil est une mise en coupe réglée de la prosodie française ancienne et moderne, cela va du *Songe d'Athalie* à la *Prière pour le roi allant en Limousin*, en passant par les proses liturgiques médiévales, les poèmes épigrammatiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce dix-huitième siècle dont le fils du précepteur des fils du duc de Choiseul-Praslin, était encore si proche —, si Baudelaire, auteur des *Poèmes en prose*, traducteur d'*Edgar Poe*, l'écrivain de *Mon cœur mis à nu* est incontestablement plus grand à mes yeux, Baudelaire, amateur et critique d'art, nous intéresse bien davantage encore.

Victor Hugo, homme d'une extraordinaire santé physique et mentale, styliste incomparable, bricoleur génial, dessinateur inspiré assez étonnant dans ses improvisations du crayon et du pinceau, Victor Hugo, qui n'entendait rien à la musique, qui prenait Louis Boulanger pour un grand peintre et David d'Angers pour un épigone de Michel-Ange, Victor Hugo manquait de goût. Baudelaire, gastralgique, tourmenté par l'avarie vénérienne, amant déficient, écrivain paresseux et souvent maladroit, fils prodigue, condamné sa vie durant aux expédients, Baudelaire, lui, avait du goût. Il fut un des rares hommes de lettres de son temps, et probablement de toutes les époques, aptes par intuition et par application à savoir goûter, comprendre, discerner les valeurs artistiques, qu'elles soient plastiques, picturales ou musicales. C'est cela qui nous intéresse et c'est cette aptitude souveraine, que la remarquable Exposition du Petit-Palais, consacrée à Baudelaire, nous rappelle et nous montre avec un soin et un souci documentaire, qu'on ne saurait assez louer.

En remerciant Maurice Sérullaz, conservateur en chef du Cabinet des dessins, commissaire général de cette exposition, et auquel nous devons déjà l'organisation de la belle Exposition Delacroix du Centenaire, en 1962, c'est à dégager quelques leçons de cette très remarquable manifestation, qualifiée justement par M. André Malraux,

l'inaugurant, de « *plus bel hommage jamais rendu à Baudelaire* » que j'entends consacrer ces quelques lignes, dédiées à Baudelaire, critique d'art.



J'irai plus loin dans mes discriminations. Baudelaire est essentiellement un esprit critique, un essayiste, poursuivant au-delà de la métaphore l'idée claire. On peut considérer sa démarche intellectuelle, esthétique et littéraire comme critique, appliquée à l'élaboration d'un instrument de connaissance : connaissance de soi, connaissance d'un monde de sensations et d'impressions ayant l'univers pour objet, monde de la pensée et de l'art, clefs et symboles de cet univers qui ne peut être appréhendé en soi. Démarche d'ailleurs conforme au génie français, tel que l'ont manifesté les meilleurs esprits de ce pays, de ces Français qui n'eurent jamais « *la tête épique* » et dont la langue même, instrument d'analyse plus que de synthèse, s'est formée au cours des siècles, de générations d'écrivains l'ayant illustrée, et qui s'appliquèrent à l'élucidation des idées bien plus qu'à des chants capables d'exprimer leurs états d'âme. Nous sommes, ne l'oublions pas, au pays de Montaigne, de Pascal, de Vauvenargues, de Voltaire, de Stendhal, de Mérimée...

Ce qu'il y a de plus significatif dans la démarche de Baudelaire critique d'art, — qu'on peut considérer comme l'inventeur d'un genre littéraire sans précédent dans nos annales, et je n'en excepte pas les digressions, pseudo-esthétiques de Diderot auteur des « *Salons* », — c'est d'avoir considéré l'œuvre d'art à la fois comme objet et comme prétexte, non comme prétexte à amplifications littéraires mais comme arguments propres à l'élaboration d'une méthodologie permettant d'accéder à la connaissance de l'œuvre d'art, trouvant ses applications dans tous les domaines : pictural, plastique, dramatique, chorégraphique, musical, poétique et philosophique. Sur ce plan la démarche baudelairienne corrobore, pressent ou prépare celle d'un certain nombre de penseurs modernes, qui travaillèrent à dégager les principes et la dialectique

d'une *Esthétique*, avec Hegel, Chevreul, Taine, Ruskin, Viollet-le-Duc, Fromentin, Woelfflin, Elie Faure, Focillon..., cette science de l'esthétique, qui est probablement ce que la pensée moderne a de plus neuf, de plus valable, et j'ajouterai au risque de surprendre certains lecteurs, de plus positif, de plus rigoureux, tel que ses disciplines convergentes doivent permettre par le recours à une double exégèse, interne et externe, d'éliminer ce que tant de folliculaires ineptes ou mal informés considèrent comme énigmes de l'art.

L'Exposition du Petit-Palais doit être vue, parcourue avec beaucoup d'attention et de sens critique, nécessitant pour le non-initié le recours à un catalogue qui est un monument d'érudition, patiente, scrupuleuse, dû à Maurice Sérullaz et à son équipe de collaborateurs — Arlette Calvet, Claudine Geneval, Geneviève et Jean Lacambre, Monique Pelletier, François Perot, Jacques Suffel — que je me fais un devoir de citer. Cette exposition dont le plan est si parfaitement méthodique, si apparemment elle n'est pas si claire (il faut tenir compte des servitudes muséographiques et de la disposition des lieux), est une exposition d'ambiance, destinée à éclairer le contexte de la pensée baudelairienne, les étapes successives de sa carrière de poète, d'écrivain et de critique, bien plus qu'une exposition exemplaire, où n'auraient été retenus que les documents d'époque se rapportant aux prédilections de cet amateur exigeant, de ce dandy qui eût voulu vivre une vie inimitable, selon les aspirations parallèles d'un Balzac se composant, lui aussi, un musée imaginaire, rêvant d'un palais des Mille et une nuits...

*au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs  
et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,*

.....

Mais cette exposition, où en dépit d'une accumulation de documents d'archives, — lettres autographes, éditions originales, photos, souvenirs évocateurs et certains émouvants, — près de 500 numéros au catalogue, de 300 peintures, sculptures, dessins et estampes, est avant tout

un spectacle d'art. Pour être plus démonstrative encore, — en dépit du talent de ses réalisateurs et de la collaboration de l'équipe du Petit-Palais sous la direction de son distingué conservateur, Adeline Cacan, — elle eût demandé plus d'espace, plus de respiration pour ces peintures, ces dessins, ces estampes s'alignant sur des cimaises un peu étouffées, à l'exception de la rotonde obscure où sont présentés, sous la lumière des spots, huit dessins sélectionnés, représentant ces « *Phares* », qui illuminent le ciel de l'art et que sont : *Rubens, Léonard, Rembrandt, Michel-Ange, Puget, Watteau, Goya, Delacroix*. Choix qui n'avait sans doute rien d'exhaustif dans l'esprit du poète, simple trajectoire sur laquelle auraient pu s'inscrire d'autres noms : Raphaël, Titien, Velasquez, Poussin, Géricault et quelques autres non moins prestigieux.



Le plan adopté par Maurice Sérullaz est, je l'ai dit, chronologique. C'était le plus rationnel, le plus commode pour retracer l'évolution de la carrière assez brève du poète et de celle du critique, ayant suivi une courbe parallèle, on peut dire identique, dans cette démarche vers la connaissance du monde des images, objet d'une transposition lyrique, — de nombreux poèmes furent inspirés à Baudelaire par des œuvres d'art, — et d'une analyse technique et esthétique s'efforçant d'en pénétrer le sens intime.

Nous assistons d'abord à la genèse, avec l'exposition des documents et souvenirs se rapportant à la formation et à l'essor de l'enfant et de l'adolescent, qui était le fils d'un homme mûr et d'une très jeune femme, ce qui explique, en l'ayant peut-être déterminé, l'ambiguïté de ce tempérament schizophrénique, qui fera de sa vie un conflit perpétuel entre des aspirations assez impossibles à satisfaire et les servitudes d'une existence qui fut toujours difficile et précaire. Après les années de collège se situe ce voyage aux Iles, qui devait le marquer d'une ineffaçable empreinte, transparaissant dans la nostalgie des horizons tropicaux et des *paradis ingénus* entre-

vus à l'Ile Bourbon et à Maurice, qui lui fit publier son premier poème « *A une créole* ».

Puis viennent les brèves années dorées, le départ dans la vie, celui d'un jeune homme bien né, nanti de l'héritage paternel qu'il dissipera très vite; à noter que les plus grandes prodigalités du dandy, et de l'amateur passionné qu'il fut très tôt, furent consacrées à l'achat d'œuvres d'art, notamment de tableaux anciens, pour lesquelles il s'endettera. En 1845, publiant son premier compte rendu de salon, le critique fourbit ses armes et manifeste déjà ses prédilections s'il ne les justifie pas encore pleinement. S'il cède à l'esthétique régnante, tout imprégnée d'un romantisme superficiel dans ses effets, il fait montre d'une assez souveraine clairvoyance en s'attachant aux envois de Delacroix, de Chassériau, de Corot.

En surestimant ceux de Decamps, que plus tard il mettra à sa juste place, il ne fait que partager les sentiments de Delacroix pour ce peintre, dont l'orientalisme anecdotique et les ragoûts de facture sont bien loin de justifier avec le recul du temps l'engouement dont il fut l'objet de la part de ses contemporains; il fut le peintre dont les œuvres se payèrent le plus cher.

Avec le Salon de 1846, Baudelaire prend davantage de recul, ses jugements sont plus décisifs, plus solides, ses refus à l'égard des œuvres faites de pratique, — plus que d'inspiration et servies par un métier original, — seront péremptoires, et les considérations esthétiques prendront le pas sur la revue critique des œuvres exposées. A l'Exposition du Musée classique, du Bazar Bonne-Nouvelle, comprenant une sélection de 71 tableaux, de ceux qui étaient considérés comme les maîtres de l'époque, notamment David, avec le « Marat », Ingres, Gros, Gérard, Girodet, Guérin, Prudhon, mais dans laquelle Delacroix n'était pas représenté, la critique avait déjà affirmé, dans un bref compte rendu, ses prédilections, répondant à ce qu'il était légitime d'attendre d'un artiste original et créateur. Il définira la position du critique : « *Je crois sincèrement que la meilleure critique est celle qui est amusante et poétique; non pas celle-ci, froide algébrique qui, sous prétexte de tout expliquer, n'a ni*

hain  
espè  
la n  
table  
La p  
Et c  
de s  
tie (c  
de l  
«Ma  
mon  
dess  
clair  
suj  
La  
si o  
des  
pou  
géné  
le c  
n'eu  
tonc  
un e  
les  
riste  
des  
varr  
moy  
Bru  
de  
Ic  
à la  
mèr  
glai  
nan  
Mes  
gran  
mie  
nait  
Edg

*haine ni amour, et se dépouille volontairement de toute espèce de tempérament; mais, — un beau tableau étant la nature réfléchi par un artiste, — celle qui sera ce tableau réfléchi par un esprit intelligent et sensible... »*

La position du critique rejoint, ainsi, celle de l'artiste. Et ce sera l'occasion d'un nouveau plaidoyer en faveur de son idole, E. Delacroix : *...en entrant dans cette partie (celle où l'artiste était représenté par « L'Enlèvement de Rebecca », Les « Adieux de Roméo et Juliette », « Marguerite à l'église » et un « Lion », à l'aquarelle), mon cœur est plein d'une joie sereine, et je choisis à dessein mes plumes les plus neuves, tant je veux être clair et limpide, et tant je me sens aise d'aborder mon sujet le plus cher et le plus sympathique ».*

La Révolution de 1848 sollicitera Baudelaire, à rebours, si on peut dire, d'une personnalité d'artiste indépendant des idées reçues, d'une nature aristocratique qui ne pourra s'accommoder des idéologies partisans, pour généreuses qu'elles apparaissent. Si Baudelaire eût pris le chemin d'une réaction contre les pouvoirs établis, il n'eût pu être qu'un libertaire, revendiquant la pleine autonomie de l'homme. Ainsi marquera-t-il plus tard, dans un essai consacré à *« l'Essence du rire et du comique dans les arts plastiques »*, l'intérêt qu'il apporte aux caricaturistes engagés dans la bataille politique et de la réforme des mœurs : Daumier qu'il met très haut, Traviès, Gavarni, Grandville, considérant la caricature comme un moyen d'expression artistique ayant requis le génie d'un Brueghel, d'un Goya, d'un Hogarth et de quelques autres de moindre envergure, Carle Vernet, Pinelli, Cruikshank.

Ici se situe la rencontre intellectuelle avec Edgar Poe à la suite d'une lecture (Baudelaire était anglicisant, sa mère avait été élevée en Angleterre, il avait étudié l'anglais au Lycée et s'était perfectionné plus tard en donnant des leçons) de deux articles du *« Southern Litterary Messenger »*. Puis il se renseigna sur la biographie du grand écrivain américain, disparu en 1849. Après un premier essai de traduction, passé inaperçu en 1848, il donnait dans la *« Revue de Paris »*, en 1852, une étude sur Edgar Poe. Les travaux de traduction devaient se succé-

der de 1854 à 1857. La rencontre de Poe eut sur son propre génie, poétique et critique, l'effet d'un catalyseur spirituel. Non seulement elle lui permit de découvrir un certain climat poétique et mental mais aussi d'aviver ce goût de l'analyse méthodique, de cette exégèse qui lui permettra d'entrer si intimement dans la personnalité et l'œuvre des artistes créateurs auxquels il se consacrera : peintres, musiciens, écrivains et poètes.

*L'Exposition universelle* de 1857, la première, allait être pour Baudelaire l'occasion de proposer une méthode critique, désormais assurée, dont il définira les principes, dans le compte rendu de la grande rétrospective d'art organisée à cette occasion (elle sera de règle dans toutes les expositions décennales qui se succéderont). Il y développera une sorte de parallèle entre les deux grands maîtres français du moment, Ingres et Delacroix, soulignant leurs oppositions ainsi que leurs valeurs complémentaires : l'artiste étrange — Ingres — qui unit le culte de Raphaël et le goût de l'Antiquité classique à un curieux modernisme, et que menace le démon du style; l'artiste passionné — Delacroix —, mû par l'imagination et pratiquant un art à la fois poétique, littéraire, animé par les dons de grand coloriste, qui rejoint le surnaturalisme de Poe et le sien.

Puis on aborde le chapitre des « *Fleurs du mal* », ce recueil de pièces de circonstance, de poèmes prenant pour thèmes les obsessions de Baudelaire, son goût du bizarre, ses souvenirs marins et de son séjour aux îles de l'Océan Indien, son mysticisme, où se côtoient et se mêlent les aspirations les plus hautes et un érotisme transposé qui donnera au recueil son titre, après celui des « *Lesbiennes* », sous lequel il l'avait d'abord annoncé, en novembre 1848. En fait ce recueil, sorte d'anthologie poétique jamais achevée, — qui ira s'enrichissant de pièces successives après sa première édition, le retranchement des six pièces condamnées au procès que lui fit le ministère public en août 1857, — en dépit de l'ordre que l'écrivain essaya d'y introduire, n'offre d'unité que par son climat poétique intérieur, beaucoup plus que par ses thèmes et un titre qu'il voulut provocateur et attirera

sur  
sants

Et  
si ju  
cet é  
poét  
Je p  
crois

son  
min.

sacré

se su

quet

avait

par s

en d

rom

cont

Da

delai

tre l

d'épo

vaille

ditio

ses p

pass

rains

bign

fiera

ce d

rain,

dont

celui

Bres

Jong

pres

taler

Wag

1860

Ap

sur lui la foudre des magistrats prosaïques et bien pensants.

Et ce sera la grande période de *La critique créatrice*, si justement qualifiée telle par les catalographes avec cet épigraphe qu'ils lui ont empruntée : « *Tous les grands poètes deviennent naturellement, fatalement critiques. Je plains les poètes que guide le seul instinct ; je les crois incomplets* ». Il témoigne de la parfaite lucidité en son endroit de l'écrivain ayant trouvé son véritable chemin. Toute une série d'études littéraires et critiques, consacrées à des écrivains, à des artistes, à des musiciens se succéderont, publiées en divers périodiques ou en plaquettes. Elles furent, après la mort de Baudelaire, qui avait lui-même songé à les réunir en volumes, groupées par ses exécuteurs testamentaires, Asselineau et Banville, en deux recueils « *Les Curiosités esthétiques* » et « *L'Art romantique* », regroupement effectué selon des critères contestables.

Dans ces essais se manifeste le véritable génie de Baudelaire, ses facultés intuitives, son sens des rapports entre les créations de l'esprit et de l'art avec le contexte d'époque et de lieu, la part faite à l'originalité des trouvailles et des méthodes appliquées, celle des apports traditionnels ou académiques ? Il y confirmera ses goûts, ses prédilections pour un certain nombre de maîtres du passé, mais aussi et surtout pour ces artistes contemporains, qui eurent nom : Delacroix, Corot, Daumier, Daubigny, Théodore Rousseau, Constantin Guys qu'il qualifiera de « *Peintre de la vie moderne* », Charles Meryon, ce dessinateur et graveur, qui fut son exact contemporain, et dont on célèbre simultanément le centenaire, dont le génie graphique, fantastique et précis rejoint celui des grands aquafortistes du XVII<sup>e</sup> siècle ; Rodolphe Bresdin, si proche par certains côtés du précédent ; Jongkind, Félix Bracquemond, Edouard Manet, dont il pressentit et salua, un des premiers, l'originalité et le talent. Il y manifestera son enthousiasme pour Richard Wagner, si mal accueilli, lors de son séjour à Paris, en 1860 et 1861, par la critique et le public français.

Après un dernier regard jeté sur la réédition des

« *Fleurs du mal* » en 1861, contenant les poèmes ayant pour support les œuvres plastiques que le critique d'art admirait, ce sera *le Voyage et le séjour en Belgique*, d'avril 1864 à juillet 1866, source de tant d'amertumes et de tant de déboires pour le poète tourmenté par ses ennuis de santé, son impécuniosité chronique et qui devait connaître l'issue tragique de l'attaque d'hémiplégie de mars 1866. Cloué dans un fauteuil, aphasique mais toujours lucide, le poète foudroyé devait survivre un an, vivant entouré des siens et de ses amis, appréciant le tendre dévouement de Madame Paul Meurice. Il s'éteignit, le 31 août 1867, âgé de 46 ans, laissant un projet de livre consacré à la Belgique, qui eût été un violent pamphlet reflétant ses ultimes déceptions, dans ce pays où tourmenté par sa maladie nerveuse il ne trouva ni l'audience, ni les sympathies qu'il avait escomptées. Il fut inhumé au cimetière Montparnasse, où sur sa tombe un monument fut érigé par souscription publique en 1901, inauguré en 1902.



Beaucoup l'ayant mal lu, mal compris, ont pu se méprendre sur la signification et la portée de l'œuvre critique de Baudelaire. Ils en ont fait le champion de toutes les tendances les plus abstruses de l'art actuel, invoquant son surnaturalisme, — surréalisme avant la lettre, — son modernisme, proclamé comme un dogme et rejetant toute tradition. Il n'est peut-être pas mauvais, tout en les invitant à lire ou à relire attentivement Baudelaire, de clore cette brève étude (hommage rendu à l'écrivain, qui en dépit de fausses étiquettes est à ranger parmi les grands classiques français au sens le plus objectif du terme), par quelques citations significatives.

Sur le postulat abusif du Progrès.

« *Il est encore une erreur fort à la mode, de laquelle je veux me garder comme de l'enfer. — Je veux parler du progrès. Ce fanal obscur, invention du philosophisme*

actuel, breveté sans garantie de la nature ou de la Divinité, cette lanterne moderne jette des ténèbres sur tous les objets de la connaissance; la liberté s'évanouit, le châtement disparaît. Qui veut y voir clair dans l'histoire doit avant tout éteindre ce fanal perfide. Cette idée grotesque, qui a fleuri sur le terrain pourri de la fatuité moderne, a déchargé chacun de son devoir, délivré toute âme de sa responsabilité, dégagé la volonté de tous les liens que lui imposait l'amour du beau : et les races amoindries, si cette navrante folie dure longtemps, s'endormiront sur l'oreiller de la fatalité dans le sommeil radoteur de la décrépitude. Cette infatuation est le diagnostic d'une décadence trop visible.

Demandez à tout bon Français, qui lit tous les jours son journal dans son estaminet, ce qu'il entend par progrès, il répondra que c'est la vapeur, l'électricité et l'éclairage au gaz, miracles inconnus aux Romains et que ces découvertes témoignent pleinement de notre supériorité sur les anciens; tant il s'est fait de ténèbres dans ce malheureux cerveau et tant les choses de l'ordre matériel et de l'ordre spirituel s'y sont bizarrement confondues! »

Sur la vraie civilisation.

« Théorie de la vraie civilisation. Elle n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes. Elle est dans la diminution du péché originel.

Peuples nomades, pasteurs, chasseurs, agricoles et même anthropophages, tous peuvent être supérieurs par l'énergie, par la dignité personnelle, à nos races d'Occident.

Celles-ci peut-être seront détruites? »

(Essais et notes « Mon cœur mis à nu », p. 639).

Sur l'imagination artistique.

« Plus on possède d'imagination, mieux il faut posséder le métier pour accompagner celle-ci dans ses aventures et surmonter les difficultés qu'elle recherche avidement.

ment. Et mieux on possède son métier, moins il faut s'en prévaloir et le montrer, pour laisser l'imagination briller dans tout son éclat ».

Curiosités esthétiques « Salon de 1859 », p. 218).

De l'étonnement comme moyen.

« Parce que le beau est toujours étonnant, il serait absurde de supposer que ce qui est étonnant est toujours beau. Or notre public, qui est singulièrement impuissant à sentir le bonheur de la rêverie ou de l'admiration (signe des petites âmes), veut être étonné par des moyens étrangers à l'art, et ses artistes obéissants se conforment à son goût ; ils veulent le frapper, le surprendre, le stupéfier par des stratagèmes indignes, parce qu'ils le savent incapable de s'extasier devant la tactique naturelle de l'art véritable ».

(Curiosités esthétiques « Salon de 1859 », p. 222).

Sur le dérèglement en art.

« Quel cerveau bien portant peut concevoir sans horreur une peinture en relief, une sculpture agitée par la mécanique, une ode sans rimes, un roman versifié, etc.? Quand le but naturel de l'art est méconnu, il est naturel d'appeler à son secours tous les moyens étrangers à cet art ».

(Curiosités esthétiques « Salon de 1859 », p. 279).

F.-H. LEM.

---

(\*) Les références des textes cités sont celles du « Baudelaire » de la Pléiade, Tome II, N.R.F., Paris ; Texte établi et annoté par Yves Le Dantec.

## Bruit de bottes dans les Balkans

L'Histoire ne s'invente pas, elle se répète inexorablement. Ceux qui affirment le contraire ignorent généralement le grand objectif germano-italien de la dernière guerre mondiale.

Les armées de Hitler s'avancèrent à marches forcées vers la mer Caspienne ; il s'agissait d'isoler l'Union Soviétique de la région de Bakou, principal centre de production pétrolière russe. Dans le même temps, le maréchal Rommel longeait la côte méditerranéenne du nord de l'Afrique et se dirigeait vers le canal de Suez (passage des *tankers*) et le Moyen-Orient pétrolier ; déjà Le Caire préparait les arcs de triomphe pour l'arrivée des troupes germano-italiennes.

L'armée allemande de Russie, après avoir établi un barrage au nord du Caucase qui eût privé les Soviétiques de carburant, devait obliquer brusquement vers la frontière soviéto-iranienne et opérer sa jonction avec Rommel qui, d'Egypte, occuperait les débouchés de l'Iran et de l'Irak alors seuls grands producteurs de pétrole du nord de la péninsule arabique. Le ravitaillement en carburant des alliés devenait impossible. Mais il y eut El Alamein et Stalingrad... Winston Churchill déclara que El Alamein demeure une victoire déterminante de cette guerre. Montgomery avait brisé la tentative allemande de cadenasser le pétrole indispensable aux alliés.

La géopolitique est une science invariable. Les stratèges sont différents mais les grands thèmes restent toujours valables.

Regardez une carte des Balkans. Au nord, l'U.R.S.S. et la Pologne, au-dessous la Tchécoslovaquie et la Hongrie. Plus au sud et bordant la mer Noire, la Bulgarie la plus inconditionnelle alliée de Moscou *séparée des quatre précédents par la Roumanie et la Yougoslavie* qui totalisent à elles deux une quarantaine de millions d'habitants acceptant mal la suzeraineté du Kremlin. Certaines échéances paraissant toucher à leur terme, la progression stratégique soviétique vers le sud de la péninsule se précise. Il s'agit d'assurer la collaboration sans réticence des Roumains et des Yougoslaves dans le cas d'opérations militaires sur leurs territoires et de supprimer toute incertitude sur les arrières.

La position géographique de la Roumanie est inconfortable. Déjà amputée, en 1945, de la Bessarabie et de la Bukovine du nord (3,5 millions d'habitants) par l'U.R.S.S., elle se trouve prise en sandwich par l'Union Soviétique et la Bulgarie ; sa situation économique est nettement meilleure que celle de ses voisins car elle produit 12 millions de tonnes de pétrole par an... *de quoi largement ravitailler des troupes en opérations dans le sud des Balkans sans transports lointains.*

Autre sandwich, la déviationniste Yougoslavie avec des frontières communes avec la Hongrie et la Bulgarie... du Pacte de Varsovie.

On conçoit aisément, après les événements de Tchécoslovaquie, l'angoisse qui étirent ces deux pays, anciens étroits collaborateurs de Moscou donc n'ignorant rien des échéances plus ou moins lointaines du marxo-léninisme. (Le blason officiel de l'U.R.S.S. est une mappemonde couverte par la faucille et le marteau.)

Si la Roumanie et la Yougoslavie cèdent, la petite Albanie, bien que prochinoise, ne possède aucun moyen de se soustraire aux tentacules. Alors, de la péninsule balkanique resterait la Grèce, sentinelle pro-occidentale surveillant la sortie des Dardanelles, c'est-à-dire le passage de la Mer Noire en Méditerranée. Or, le moins que l'on

puisse  
intérie

La  
prena  
Darda

La  
memb  
avec l  
dad c  
siste  
milita  
Depui  
Pakis  
moins  
de l'a

Au  
sur le  
orient  
taires  
gés c  
les B  
nuit  
Sovié  
pas p  
range  
de la  
enlevé

Méd  
dut p  
défen  
turqu  
jet ai  
vemen

Le go  
pliqu  
sait à  
la vis  
les pe  
Cet

puisse dire, c'est que la Grèce manque d'unité politique intérieure.

La Turquie, à cheval sur l'Europe et l'Asie, est partie prenante directe sur les détroits du Bosphore et des Dardanelles.

La Yougoslavie n'adhère à aucun bloc. La Turquie est membre de l'OTAN et aussi du CENTO (alliance défensive avec l'Iran et le Pakistan) qui remplace le Pacte de Bagdad déchiré en 1958 par la révolution d'Irak du progressiste général Kassem. Que vaut le CENTO depuis l'accord militaro-économique de 1967 entre Moscou et Téhéran ? Depuis les rapports de plus en plus étroits entre le Pakistan et Pékin ? Nul ne le sait exactement. Néanmoins, la Turquie reste membre de l'OTAN et bénéficie de l'aide internationale de tous ses adhérents.

Au titre de l'OTAN, les Etats-Unis avaient construit sur les rives de la Mer Noire des rampes de lancement orientées vers l'U.R.S.S. Les Turcs « ennemis héréditaires » des Russes (depuis les tsars) se sentaient protégés car ils ne sont pas non plus en bons termes avec les Bulgares pour des histoires qui remontent dans la nuit des temps. Ces fusées indisposaient grandement les Soviétiques et feu le maréchal Malinowski ne se gêna pas pour menacer la « belliqueuse » Turquie. Tout s'arrangea en 1963. Les Soviétiques retirèrent leurs rampes de lancement à leurs fusées de Cuba, et les Américains enlevèrent les leurs de la Turquie.

Mécontentement profond d'Ankara et M. Dean Rusk dut promettre de doter la Turquie de « mines atomiques défensives » disposées le long de la frontière soviéto-turque. Il ne semble pas, jusqu'à présent, que ce projet ait reçu un début de réalisation. D'où certains mouvements en Turquie non favorables aux alliés de l'OTAN. Le gouvernement turc est vaguement inquiet, ce qui explique sa modération dans l'affaire de Chypre qui l'opposait à la Grèce. Avenir incertain de ce côté, renforcé par la visite annoncée à Ankara du général de Gaulle dont les penchants prosoviétiques sont publics.

Cette reptation soviétique vers le sud de la péninsule

balkanique peut aisément s'apparenter à la phase européenne de l'armée allemande de 1941 destinée à s'approprier des réserves pétrolières indispensables à l'ennemi.



La seconde phase, copiant avec davantage d'ampleur l'opération germano-italienne de Rommel, se déroule dans le monde arabe.

L'Égypte qui, depuis 1955, n'était qu'un relais soviétique en Méditerranée, est devenue une succursale depuis la guerre israélo-arabe de 1967. A son discours de rentrée, le président Nasser a annoncé que, de la résistance, son pays était prêt pour la riposte. Otto Skorzeny, en juillet dernier, a fait de fracassantes déclarations en Espagne; « *son ami Nasser* » est armé pour la revanche qui aura lieu « *avant un an* ». Le canal de Suez et le barrage d'Assouam sont protégés par une série de lance-missiles sol-air du type *Sam 2*. La flotte égyptienne possède des vedettes lance-fusées du type *Comar* (qui coulèrent le destroyer israélien *Eilath*); elle disposait, avant juin 1967, d'une trentaine de sous-marins cédés par les Soviétiques dont un seul fut endommagé pendant la guerre des six jours. La non-réouverture du canal de Suez depuis juin 1967 évite la fréquentation des bateaux étrangers donc l'espionnage dans cette zone névralgique évacuée méthodiquement depuis quelques mois.

La Syrie, liée à l'Égypte par un pacte militaire, a une armée équipée et instruite par les Soviétiques. Si la Turquie (non arabe) dispose des meilleurs soldats de ce coin névralgique du monde, la Syrie se place au deuxième rang. L'Algérie, sous la direction des techniciens égyptiens et soviétiques, a acquis une puissance militaire appréciable. Outre une aviation assez importante, elle est amplement pourvue de missiles et de rampes de lancement, autant pour l'interception maritime que pour les visées intercontinentales. Elle a aussi des vedettes rapides avec fusées du type *Comar*. Et ce n'est pas l'essentiel.

Le coup de génie des Soviétiques a été de se prémunir contre la versatilité arabe illustrée par M. Bourguiba lorsqu'il déclara, en 1958, que les traités signés n'étaient « *que des expédients* » destinés à acquérir progressivement des avantages. *En fournissant massivement des armements soviétiques aux Arabes, armements dont les calibres sont tous différents des armements occidentaux, ils se sont assurés leur fidélité.* (Du moins le croient-ils.) *Car, en cas de volte-face, plus de munitions en réapprovisionnement, plus de pièces de rechanges pour canons, tanks et avions, ni de spécialistes pour les réparations.* De surcroît, des armements uniformes de Bagdad à Alger permettent une certaine homogénéité militaire et des ravitaillements mouvants.

Les Arabes de la côte asio-africaine de la Méditerranée sont destinés à répéter l'opération manquée de Rommel.



La jonction est-elle prévue en Grèce ou en Turquie ?

Un maillon manque encore : la Libye qui donne asile à la base aéronautique US de Whellus Field... Tout se met méthodiquement en place en Méditerranée pour donner à cette coordination plus de chances de réussite que la tentative des Allemands et des Italiens.

On comprendra mieux maintenant la partie balkanique de la stratégie soviétique afin de ne plus être à la merci de mines magnétiques dans les Dardanelles et au Bosphore pour passer librement de Mer Noire en Méditerranée, et éviter d'être coupé des chantiers navals de base. La partie d'échecs est en cours. Notons, en passant, que les chancelleries ne sont pas d'accord au sujet de l'attitude de Pékin. Malgré des querelles spectaculaires de doctrine, l'U.R.S.S. et la Chine n'en continuent pas moins à signer des accords « culturels » et autres dont les contenus ne sont jamais rendus publics ; on commence à évoquer août 1939 et les pourparlers secrets germano-soviétiques... Certes, les diplomates ont chacun leurs idées et certains croient à une partie de cache-

cache, les jaunes espérant régner sur les ruines des blancs... Ce qu'espérait Staline en 1939 au profit des Slaves.

Une telle opération exige une préparation sérieuse, une faille pouvant se transformer en brèche ne pouvait être tolérée en Tchécoslovaquie dans le cas d'une généralisation...

Quand M. Khrouchtchev annonça que son pays possédait « l'arme terrifiante », un diplomate étranger de l'O.N.U. nota dans le rapport à son gouvernement : « ...L'armée de la révolution mondiale ne s'ébranlera que lorsque le Kremlin aura la certitude d'une avance confortable sur les engins spatiaux américains... » et il ajouta : « ...Il n'est pas certain que les armes atomiques sortent de leurs silos ; elles peuvent servir de puissants moyens de chantage et d'épouvantail... » Précisons que ces lignes sont postérieures à l'utilisation d'un procédé identique du Kremlin, en 1956, à l'égard de Paris et de Londres engagés dans l'expédition d'Égypte.

L'historien Emil Ludwig, dans son ouvrage, introuvable aujourd'hui, *Staline*, a noté dans une de ses conversations avec le tsar rouge une remarque de ce dernier : « ...Hitler n'a pas su s'arrêter à temps, moi, je saurai... » Staline avait-il enfoui dans les archives le postulat de Lénine que ses successeurs ressortent aujourd'hui ? Moscou prétend se référer aux articles 53 et 107 de la Convention d'armistice pour intervenir en Allemagne de l'Ouest. Washington, Londres et Paris protestent contre cette interprétation abusive. N'ajoutons qu'un détail : les *marine U.S.*, retirés du Vietnam sans être remplacés, sont transférés en Allemagne fédérale. Les Balkans restent le chien malade de l'Europe.

Pierre FONTAINE.

Henry

Henr  
à la d  
du ma  
teur d  
Pierre  
œuvre  
mondia  
une po  
véritab  
faits e

Le S  
chapit  
sujet  
1812 s  
comme  
nous  
Street  
occult

Un  
Blanch  
pas à  
décidé  
trême  
(700  
leur  
attein  
pour  
munis  
de la  
occult  
porte  
offici  
des  
amér

## LES LIVRES DU MOIS

Henry COSTON, « **Le Secret des Dieux** », Librairie Française.

Henry Coston laissera un nom en tête des auteurs attachés à la démystification de la société moderne qui croit jouir du maximum des libertés apportées par la démocratie. L'auteur du **Dictionnaire de la politique française** ajoute une pierre supplémentaire à son édifice de divulgation des manœuvres des puissances d'argent dominant les événements mondiaux. Le citoyen-électeur se sent peu de chose, à peine une poussière, en ère matérialiste où, seule, la finance règne véritablement, lorsqu'il a lu les 350 pages grand format de faits et de documents.

**Le Secret des Dieux** ne peut pas se résumer. Plus de trente chapitres importants pourraient constituer, à eux seuls, le sujet d'un ouvrage. Citons néanmoins, un curieux rapport de 1812 sur l'ancêtre des Rothschild accusé de contrebande, recommandant l'éloignement de ces Francfortois. Un chapitre nous paraît important : « **l'ennemi n° 1 des U.S.A. est à Wall-Street** », synthèse remarquable dans laquelle le pouvoir réel occulte est opposé efficacement au pouvoir politique officiel.

Un état-major financier et industriel entend que la Maison-Blanche mène sa politique, peu importe si elle ne correspond pas à l'intérêt général du pays. Ainsi, la guerre du Viet-nam décidée pour tenter de conquérir le marché pétrolier de l'Extrême-Orient et, par là, le débouché sur le commerce chinois (700 millions d'habitants), la peau des Américains et celle de leur alliés, le Trésor américain, tout fut mis en œuvre pour atteindre un objectif strictement industrialo-financier. Avec, pour l'opinion publique : l'épouvantail de l'avance d'un communisme... que Washington a laissé s'installer à Cuba, à 400 km de la côte américaine. L'aventure tournant mal, les mêmes occultes puissances exigent la liquidation de l'affaire, à n'importe quel prix, y compris celui au renoncement des promesses officielles. Et Henry Coston donne une impressionnante liste des noms de ce **big-business** supervisant les actes des élus américains.

C'est un ouvrage important, réaliste, au moment précis où M. Guy Mollet publie chez Fayard ses vues sur l'avenir du socialisme en démocratie, c'est-à-dire en un régime soumis à des factions influençables par d'autres intérêts que ceux relevant de l'intérêt général. Ne cachons pas qu'après la lecture d'un tel document passionnant, la méditation oblige à penser au remède : Lénine, Mao, Castro apparaissent-ils comme les seules mesures radicales à l'impudence des puissances d'argent parce qu'elles n'admettent pas les oppositions, donc les infiltrations et les dégradations internes ? Hitler et Mussolini ne furent-ils pas les victimes de ce capitalisme qu'ils prétendaient ramener à la modestie sans les supprimer ? Reste à considérer le résultat : la condition humaine, s'il est exact que la politique secrète le désir de porter la prospérité individuelle à son maximum. **Le Secret des Dieux** porte plus loin que son sujet.

P. F.

**Peter FLEMING, « Le destin de l'Amiral Koltchak », Plon, 20 F.**

Le frère du père de James Bond nous offre une Histoire, méconnue en France, mais qui aurait pu bouleverser la face du monde en renversant les bolcheviques. Car, plutôt qu'une biographie de l'Amiral, l'auteur nous présente une vue de la Résistance aux Armées Rouges, résistance centrée plus particulièrement sur Koltchak et sur la Légion Tchèque.

Avant toute chose, il faut insister sur le sérieux de la documentation : l'abondante bibliographie l'atteste. En outre, l'éditeur n'a pas oublié que souvent les cartes sont indispensables. Il en a établies quatre ; elles sont lisibles car claires ; un reproche mineur toutefois : il faudrait uniformiser l'orthographe des noms (ainsi le Tchetchek du texte devient Cecek sur la carte).

Ce volume vu d'un point de vue anglais donc plutôt défavorable aux Français s'efforce à l'objectivité. Si l'auteur ne dissimule pas sa sympathie pour Koltchak, il ne néglige pas les travers ou lacunes de ce « don Quichotte » qui a empêché, entre autres causes, d'exploiter la « lourde faute » commise par Trotsky envers les Tchèques. Cette erreur de Trotsky permettait de « renverser le pouvoir bolchevique dans tout l'Oural et la Sibérie » et pouvait « fournir un casus belli pour une intervention alliée dans cette région » (p. 26).

Mais face aux Rouges qui savaient ce qu'ils voulaient, il n'y a que désunion, incapacité, hésitation.

Face à l'anarchie (il y avait une demi-douzaine d'armée

« priv  
l'utopi  
puisse  
Denik  
troupe  
plus  
et un  
a « re  
entou  
de la  
traitr  
servic  
on sa  
minis  
ral e  
qu'ils  
justif  
Pour  
vism  
de D  
chac  
de S  
sans  
autr  
celu  
sion  
d'Ap  
Le  
révo  
chie  
Bol  
pou  
rau  
S  
se c  
les  
tou  
Jap  
Asi  
et  
che  
les  
Jap  
c'e  
rie  
de  
mi  
pe  
es

« privées » qui ne coordonnaient guère leurs actions), face à l'utopie (on rêvait de rejoindre la poche d'Arkhangelsk, d'une puissance mineure et située bien au Nord plutôt qu'atteindre Denikine qui campait sur les côtes de la mer Noire avec une troupe nombreuse), face à l'injustice (les promotions sont plus rapides à l'état-major qu'au front), il eût fallu un Chef et une équipe décidée et dévouée. En fait de chef, Koltchack a « répugnance à assumer le pouvoir » (p. 147). Quant à son entourage, voici ce que lui-même en dit : « Je vis au milieu de la déchéance morale, de la lâcheté, de la rapacité et de la trahison » (p. 180). L'incompétence se révèle par l'absence de service de propagande efficace. La pagaie est éclatante quand on sait, qu'en 14 mois de Gouvernement, Koltchack a eu 10 ministres de la guerre. Le manque d'étoffe politique de l'Amiral est prouvé par son animosité envers les Tchèques tandis qu'ils sont le fer de lance de son armée et représentent la justification de l'intervention alliée, indispensable au succès. Pour affronter et vaincre le danger mortel qu'est le bolchevisme, il eût fallu une impulsion unique. Or, outre les forces de Denikine et Wrangel, autonomes, le gouvernement de Koltchack siégeant à Omsk ne contrôlait pas le « gouvernement » de Samara ni les véritables fiefs de Semenov ou de Kalmikov ; sans compter que les Russes exilés étaient sollicités par deux autres pseudo-gouvernements siégeant à Kharbine, d'une part celui d'Horvath, d'autre part celui du juif Derler (à cette occasion, remarquons que Fleming, p. 317, parle de « nom sinistre d'Apfelbaum »).

Les Russes blancs, alors qu'« aucun des mouvements contre-révolutionnaires n'eut pour but la restauration de la monarchie » portent une grosse responsabilité dans le succès des Bolcheviques ; seuls deux de leurs chefs méritent le respect pour leur fidélité, courage et clairvoyance : ce sont les généraux Kappel et Voïtzekhovski.

Si les Russes blancs poussaient en plus la sottise jusqu'à se quereller, les Alliés ne firent rien pour arranger les choses : les Anglais et les Français vivaient en mésentente, point du tout cordiale ; les Américains ne pensaient qu'à contrer les Japonais pour empêcher leur installation sur le continent Asiatique. Chacun menait sa politique égoïste. Ainsi « le Japon et la France payaient Semenov pour se battre contre les bolcheviks tandis que la Grande-Bretagne le payait pour ne pas les combattre » (p. 66). « La dernière chose que souhaitait le Japon était justement ce que les Alliés tentaient de créer, c'est-à-dire une administration russe forte et stable en Sibérie » (p. 94). Quand les Américains changèrent radicalement de politique, ils ne prévinrent pas même leurs alliés ; bien mieux, un observateur neutre a pu écrire que « les Américains pensent que Knox [chef de la mission militaire britannique] est leur seul adversaire en Russie ».

Tout cela fait comprendre le véritable casse-tête chinois qu'était le problème des compétences et des responsabilités chez les Alliés ; et le tableau qu'en dresse p. 128 l'auteur est révélateur de cet imbroglio.

L'attitude du général Janin vis-à-vis de Koltchack peut rappeler celle de Lequerica vis-à-vis de Pierre Laval : Fleming ne craint pas de dire que c'est de la « félonie » (p. 309).

Enfin, on peut penser que cette tragique odyssée a été provoquée par la présence de ce qui deviendra la Légion Tchèque. A ce propos, notons que les Alliés trouvaient normal d'enrôler sous leur bannière des Tchèques qui étaient alors citoyens de l'Empire d'Autriche-Hongrie donc de leur faire combattre leur propre Etat. Mais ils jugèrent que c'était une trahison quand, mutatis mutandis, les Bretons constituèrent la Bezenn Perrot.

Ce livre montre comment des brochettes de minables, d'inconscients, d'ahuris et de crapules peut faire crever l'Occident. Jamais un aussi petit nombre n'a mérité aussi peu de reconnaissance d'un aussi grand nombre d'Occidentaux.

Yann BEUZEC

Un  
direc  
milli  
gress  
fiscal  
(notr  
Ce  
il a p  
imm  
lerie,  
me c  
ticipa  
tique  
tères  
sa fin  
teurs  
les a  
« bo  
aller  
mens  
de f  
bien  
Ce  
confi  
sacré  
dans  
spéc

## Un fléau international

Un industriel français s'est retiré avec fracas de la direction générale de sa société. Chiffre d'affaires 46,5 milliards de francs anciens d'affaires, en 1967, en progression constante. Il s'en va, ulcéré par les inquisitions fiscales et administratives. Il s'agit de M. Paul Ricard (notre « publicité » est rigoureusement gratuite).

Ce Marseillais, fils de ses œuvres, est le roi du pastis, il a pris le contrôle d'une importante marque de Cognac ; immeubles, flotille, centres touristiques, riziculture, hôtellerie, etc... autant de créations de M. Paul Ricard, homme d'activités débordantes, qui n'a pas attendu « la participation » puisque, depuis 1949, il pratique une politique des salaires supérieurs aux tarifs syndicaux et l'intéressement par distribution au personnel d'actions de sa firme ; 40 % du capital appartiennent à ses collaborateurs du plus modeste au plus important. Il encourage les arts, les sports, bref, selon ses employés il est un « bon patron » bien qu'ils reconnaissent que le laissez-aller n'est pas admis dans la maison. Son traitement mensuel est fixé à quatre millions de F.A. plus un million de frais de représentation. Dividendes en supplément bien entendu.

Ces renseignements furent donnés par lui-même à notre confrère Georges Ras ; le quotidien *Sud-Ouest* y a consacré une page entière, non en magazine dominical, mais dans une édition courante. « Interview exclusive » est-il spécifié. M. Paul Ricard indiquant d'autre part que son

nom seul est considéré comme une publicité (qui lui est interdite pour son pastis), cette immense page avec photos familiales a des résonances diverses... Un industriel défend ses entreprises créées par lui ; c'est son plein droit et aussi son devoir vis-à-vis de ses actionnaires. Notons que ce *businessman* avoue, sans ambages qu'il préfère l'intelligence au diplôme quand il embauche ! Avis aux coureurs de parchemins.

« *L'an dernier, on a vendu 43 millions de litres de pastis* », spécifie M. Paul Ricard, qui, s'il est le premier des fournisseurs d'apéritifs anisés, n'est pas le seul, bien loin de là. *Pernod, Berger, etc...* alimentent le même rayon des amateurs de ce genre de boissons fortement alcoolisées. Alors, le problème dépasse le cas de M. Paul Ricard et explique sans doute l'origine des obstacles qui provoquent son ire et sa retraite.

Trois jours avant la parution de ce panégyrique ricardesque, l'hebdomadaire parisien *Carrefour*, publiait, en page de couverture, que, parmi les économies à réaliser pour assainir le budget, il faudrait penser aux « 250 milliards, tribut que la France paie à l'alcoolisme qui coûte aux Français : 8 fois plus que la voirie urbaine, 10 fois plus que l'habitat rural, 12 fois plus que les constructions hospitalières, 15 fois plus que les transports urbains et 25 fois plus que l'équipement et l'aide aux villes nouvelles (d'après les chiffres du budget de 1968).

Selon *Carrefour*, l'alcoolisme coûte aux Français 85 % du déficit de la sécurité sociale, 45 % des frais d'hospitalisation, 22.000 morts par an par cirrhoses du foie et troubles du cerveau. De surcroît, 7 accidents de la route sur 10 sont dûs à l'alcoolisme ; ces accidents coûtent 400 milliards A. F. par an. Enfin, M. Alfred Sauvy a affirmé que « *Sans alcool, la France aurait élevé son niveau de vie de 50 % en un siècle !* »

Cela constitue le résumé de l'avvers de la médaille de M. Paul Ricard, tout en reconnaissant bien volontiers qu'il n'est que partie partiellement prenante dans le fléau national qu'est l'alcoolisme et que, d'autre part, il anime aussi des affaires de jus de fruits et d'eaux minérales. Et

on a compris que le fabricant de pastis nous intéresse moins que le problème de gouvernement qu'il pose.

L'Etat français, en 1940, interdit la fabrication de ce genre d'apéritifs. Cette interdiction dura jusqu'en 1951 et fut levée à la suite de pressantes actions de l'économique sur le politique.

L'été dernier (appelé à faire une conférence-débats sur un sujet pétrolier non loin d'Angoulême, le lieu choisi par le club privé organisateur se trouvait être un château appartenant au Cognac Bisquit, affaire Ricard. Là, j'appris que la société Ricard versait au fisc, en impôts et taxes, plus que la première affaire française, la Régie Renault. Je n'ai point vérifié, le directeur montrait de l'autorité dans ses propos. Première remarque : *l'Etat, tout en sachant les méfaits de l'alcoolisme, peut-il se permettre de supprimer un source budgétaire en augmentation permanente ?* La démocratie n'a pas encore résolu le vieux problème de la santé-moralité publique et du Trésor public. Deuxième remarque : M. Ricard est, j'en suis sincèrement convaincu, un patron social à la pointe de l'association capital-travail et un bon père de famille (cinq enfants); *peut-on être à la fois un patron qui se penche avec affection sur la condition de ses collaborateurs et des participants à ses œuvres, et altérer leur santé avec son pastis ?*

L'examen de conscience ne se limite pas aux apéritifs anisés. Depuis une douzaine d'années, on a découvert que l'abus du tabac favorisait la prolifération du cancer. Le tabac est un monopole d'Etat dont les recettes alimentent, au moins pour 75 %, le Trésor public. L'Etat n'a pas meilleure conscience que les fabricants d'apéritifs hautement alcoolisés !

Beaucoup de médecins estiment que le snobisme pour le whisky active et augmente les méfaits de l'alcoolisme en des classes sociales où les cas n'étaient pas répandus. Il fut donc suggéré d'appliquer des droits élevés à l'importation pour en rendre l'acquisition moins accessible. Cris d'horreur ! Les Britanniques achètent plus de millions de bouteilles de Cognac qu'ils ne nous vendent de bouteilles de whisky ; une mesure contre les whiskies en-

traînerait une réciprocité contre les Cognacs. Cognac et whisky paient des droits de circulation importants au fisc, alors on s'est retranché derrière « la nécessité de vivre » pour les viticulteurs charentais. Hypocrisie et réalisme font bon ménage.

Que l'on se tourne de n'importe quel côté, l'argent s'avère finalement vainqueur du droit, de la santé publique et du simple bon sens. Un de nos confrères, à Moscou fut invité chez des amis russes. Ne voulant pas arriver les mains vides, il entra dans un magasin et demanda deux bouteilles de vodka à une époque où M. Khrouchtchev commençait publiquement à s'émouvoir des progrès de l'ivrognerie. A peine avait-il passé sa commande, qu'une jeune femme surgit et se lança dans une longue admonestation, fermement antialcoolique, mais sans l'empêcher d'acheter. Devant tant de véhémence et de logique, il n'osa pas prendre les deux bouteilles et se contenta d'une... en attendant de charger son ami russe d'aller en acheter une seconde.

Cette anecdote incite à la réflexion. Un pays comme l'U.R.S.S. n'a que des magasins d'Etat ; il lui serait donc facile de ne pas mettre de vodka en vente pour éviter les ravages de l'alcoolisme. Ce vice est international et le précédent de la prohibition américaine avec ses gangs, ses alcools frauduleux et parfois mortels, n'incitait pas les dirigeants russes à favoriser les alambics clandestins et les distillations de fortune. Ils préférèrent la demi-mesure de légalisation de la vente à prix fort. Est ou Ouest, la solution de l'alcoolisme est difficile, et l'avis des médecins se heurte autant à la cupidité de l'Etat, à l'habitude d'un vice, qu'aux appétits de profits des fabricants. En outre, existe en France une fructueuse contrebande de l'alcool étranger qui, dégagé des lourdes taxes, est vendu, malgré un long périple via Tanger, moins cher que l'alcool français. Le gang de l'alcool disposerait, assure-t-on, de distilleries clandestines.

L'alcoolisme c'est aussi le vin que la médecine n'estime pas dangereux pour la santé jusqu'à la dose quotidienne de 0, l. 75 pour l'homme et 0, l. 50 pour la femme. Il faut surtout considérer que le mauvais vin sortant de

« laboratoires » de négociants peu scrupuleux utilisant des produits chimiques prohibés est doublement nocif. Quand, voici deux au trois lustres, nous eûmes connaissance du brevet allemand Carl Jung désalcoolisant le vin à 95 % sans lui enlever son bouquet, sa saveur et son corps, nous alertâmes les « antivin », sans jamais obtenir de réponse concrète... Pour nous, c'était la solution rêvée pour les vins de consommation courante. Mais, il eût fallu agir aussi contre la bière alcoolisée dont les méfaits ne sont pas beaucoup moindres. Trop de complications ! Alors que les citoyens continuent à boire et à en crever, pensent les régimes, les sobres et les raisonnables paieront 250 milliards pour les conséquences de l'intempérance. De M. Paul Ricard au viticulteur, le sujet est unique avec ses degrés de nocivités.

Précisons que, à tort ou à raison, M. Paul Ricard n'a pas la cote des viticulteurs français qui le tiennent pour un des principaux responsables de l'abolition progressive des bouilleurs de cru. Chaque producteur de fruits avait le droit de tirer de sa récolte un maximum de 1000 degrés d'alcool par an, soit vingt litres d'alcool à 50°. De temps immémoriaux, en dédoublant cet alcool et en y faisant macérer des plantes ou des fruits, voire en y adjoignant des extraits apéritifs ou digestifs vendus dans le commerce, les paysans fabriquaient eux-mêmes leurs superflus buvables qu'ils n'achetaient pas dans le commerce. Sous le prétexte de l'alcoolisme, les fabricants d'apéritifs et de digestifs menèrent campagne, depuis un demi-siècle, pour l'abolition du privilège des bouilleurs de cru. M. Michel Debré leur donna satisfaction, le privilège n'est plus transmissible avec la propriété, il meurt avec le propriétaire. *Ainsi augmentera la clientèle des industries apéritives et digestives.*

M. Paul Ricard s'est plaint de l'inquisition administrative le faisant attendre trois ans un permis de construire, discutant la grosseur de ses tuyaux et même la forme de ses bâtiments. Sait-il que l'Etat, convaincu du maléfice de ses produits sur la santé publique mais ne disposant des moyens légaux de les interdire, pratique l'hypocrisie la plus complète pour retarder l'expansion de

sa firme et l'accable de droits fiscaux de plus en plus onéreux l'obligeant à majorer ses prix de vente dans l'espoir de provoquer une sous-consommation ? Le sociologue ricane : l'individu ne renoncera pas à son breuvage préféré, mais il revendiquera une augmentation de salaire puisque le superflu est désormais inclus dans l'indispensable.

L'alcoolisme est devenu une quadrature du cercle. Et l'on finit même par comprendre certaines racines de la hargne active contre des ministres et hauts fonctionnaires du gouvernement de Vichy qui, en interdisant (sur avis médicaux) des boissons à haute teneur d'alcool, lésèrent d'importants intérêts privés.



Certaines fortunes nées d'activités industrielles et commerciales peuvent être respectables. Peut-on en dire autant d'autres édifiées sur des fléaux sociaux, alcooliques, tabagiques ou d'engins de mort ? On m'a déjà répondu que ces activités malsaines procuraient du travail donc permettaient de vivre à des centaines de milliers de citoyens. Beaucoup se contentent de cette argumentation. Ce pragmatisme est déraisonnable, il explique l'immoralité grandissante et justifierait tous les moyens de conquête de l'argent.

Sous la III<sup>e</sup> République, les marchands de canons et de munitions s'imposaient aux avant-scènes, parlaient haut et vassalisaient obliquement la politique. Deux guerres mondiales leur enseignèrent que les productions provoquant des monceaux de cadavres n'étaient peut-être pas en harmonie avec une « belle profession ». Certaines consciences doivent s'adapter à certaines besognes. Aujourd'hui, ils préfèrent passer inaperçus du grand public. Et c'est plus décent. Le « syndicat Philibert », puissante association des tenanciers de maisons de tolérance, commandait largement les caisses électorales des radicaux-socialistes de la III<sup>e</sup> République. Le proxénétisme n'étant pas une occupation particulièrement reluisante, sa puis-

sance s'accommodait de l'ombre. Nous ne reconnaissons pas à toutes les fortunes le droit de parler haut, fort, et d'en appeler à l'opinion publique lorsque leurs activités, légales soit, collaborent à une calamité généralisée. Cette démesure d'intérêts privés exacerbés est peut-être le reflet d'une époque, malade soit, mais que certains gardent encore l'espoir de voir guérir. L'argent, même par milliards, ne peut pas tout justifier y compris le droit de surcharger les hôpitaux et les asiles psychiatriques.

Dans mes livres, j'ai souvent parlé d'un homme mort 500 fois milliardaire — évaluation inférieure à la réalité — il y a quelques années au Portugal où il s'était réfugié. Il s'agit de Caloust Sarkis Gulbenkian, turco-arménien, ancien magnat pétrolier. Cet homme fut un truand du pétrole, trahissant l'un et l'autre, jouant contre son propre pays qu'il aida à dépouiller, fomenteur de guerres (dont celle gréco-turque de 1922 avec Bazol Zaharoff), de révolutions, de krachs boursiers (*La Gazette du franc* et ses suicides de petits rentiers ruinés). Plus abject que John Rockefeller, l'ancêtre, il fut la cause indirecte des deux millions d'Arméniens massacrés par les Turcs et son importance fut telle dans les micmacs internationaux du Moyen-Orient que Britanniques, Français et Américains lui réservèrent 5 % de tous les pétroles de l'*Iraq Petroleum Cy*. Guetté, traqué, retranché, dans l'immeuble-forteresse portugais, il était associé, commanditaire d'un nombre incalculable d'affaires les plus diverses car il ne savait plus que faire de son argent. Haï, insulté, réconcilié *in extremis* avec les Britanniques, il avait néanmoins employé une partie de sa fortune à l'acquisition d'œuvres d'art les plus rares, dont une large partie fut achetée aux Soviétiques contre lesquels il refusa toujours de lutter contrairement à son associé Deterding. Il acquit ainsi des trésors artistiques des palais impériaux, Rembrandt, Rubens y compris, sculptures et œuvres d'art, miniatures persanes, Chines de haute époque, etc... Bref, de quoi meubler un musée comme beaucoup de capitales n'en possèdent pas. Des sommes considérables ont été laissées à une fondation qui édifie, au Portugal, un centre culturel international unique au monde.

*Carrefour* a consacré trois longs articles à cette fondation Gulbenkian qui sera, terminée, ahurissante de splendeur, *mais dont chaque pièce aura l'odeur du sang ou un reflet de vol ou de malversation*. Bien sûr, l'argent n'a pas d'odeur ; bien sûr personne ne sera mis au courant de l'existence de ce truand d'affaires ! Alors quoi ? Il suffit de redistribuer l'argent volé pour que les foules se pâment d'admiration ? Quand le vieux « Dick » Rockefeller redouta que la marée du dégoût submerge ses milliards acquis discutablement, il en offrit aux œuvres charitables de son pays qui les lui refusèrent avec mépris ; il vint jusqu'à Paris donner une poignée de millions pour la restauration du château de Versailles ! La presse chanta ses louanges. Un bon agent de propagande fit le reste ; son argent est désormais le bienvenu partout et le requin, qui disposa d'un revenu d'un million par jour, est maintenant considéré comme un bienfaiteur de l'humanité. Puisque l'argent n'a pas d'odeur... pourquoi s'en priver ? L'argent ne se veut-il pas conquérant ?

Pour quelques-uns encore, l'argent peut, comme un coquillage, laisser entendre les cris de souffrance d'un cirrhosé à l'article de la mort, le hoquet de la crise de delirium tremens, les divagations des fous alcooliques dans les asiles qui les emmurent à vie, ou le vent qui souffle dans les cimetières de croix de bois. Non, toutes les prospérités ne sont pas respectables ; non, toutes les activités, même créatrices, ne sont pas nobles. L'argent n'a jamais été le couronnement bénissable de n'importe quelle réussite. Quand un parlementaire des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> Républiques — peu importe s'il fut ou est ministre — donna une réception pour fêter son premier milliard, un de ses invités dit à son voisin : « *Quel besoin avait-il d'exhiber sa couronne de m... ?* »

Pierre NAVARRE.

---

*Le gérant* : Maurice BARDECHE  
 Imprimerie H. Dévé et Cie, Evreux  
 N<sup>o</sup> D'IMPRIMEUR : 858

# Extrait du catalogue des Editions des Sept Couleurs

17, rue Bréa - Paris (6<sup>e</sup>) - B.P. 16.06

## NOUVEAUTÉS

François DUPRAT. — Histoire des SS .....	27,00
B. de VIGNACOURT. — L'Agriculture soviétique de Lé- nine à Brejnev .....	10,50
Pierre FONTAINE. — L'aventure algérienne continue ..	10,50
Pierre FONTAINE. — Où mène le gaullisme ? .....	7,50
Robert ANDERS — L'Afrique australe .....	15,00

## ŒUVRES DE ROBERT BRASILLACH

Poèmes de Fresnes .....	7,50
Lettre à un soldat de la classe 60 .....	7,50
Chénier .....	6,00
Les Quatre Jeudis .....	20,00
Domrémy .....	20,00
Lettres écrites en prison (1944-1945) .....	12,00

## ŒUVRES DE PAUL RASSINIER

Le véritable procès Eichmann .....	18,00
Le Drame des Juifs Européens .....	18,00

## ŒUVRES DE PIERRE FONTAINE

Alerte au pétrole franco-saharien .....	12,00
Le Pétrole du Moyen-Orient et les Trusts .....	12,00
U.R.S.S.-U.S.A. ....	12,00
Abd-el-Krim, origine de la rébellion Nord-Africaine ....	12,00
Enquêtes noires .....	12,00
Les Secrets du Pétrole .....	12,00
L'Aventure du Pétrole Français .....	18,00

## ŒUVRES DE MAURICE BARDECHE

Lettre à François Mauriac .....	7,50
Nuremberg ou la Terre promise (Interdit) .....	
Nuremberg II ou les Faux Monnayeurs .....	12,00
Les Temps Modernes .....	9,00
L'Œuf de Christophe Colomb .....	9,00
Qu'est-ce que le fascisme ? .....	12,00
Une lecture de Balzac .....	24,00

## COLLECTION « DEFENSE DE L'OCCIDENT »

La Jeunesse .....	7,50
La Question noire aux U.S.A. ....	7,50
Crimes de Guerre des Alliés .....	7,50
Drames et problèmes de l'Afrique .....	7,50
L'agression israélienne et ses conséquences .....	7,50
Les Nouveaux Communistes .....	7,50
Le Rideau de fer rouge .....	7,50
La Comédie de la Révolution .....	7,50

Remise 10 % à tous les abonnés de « Défense de l'Occident »

Envoi franco contre chèque ou virement à notre compte

CCP, LES SEPT COULEURS, 218.219 Paris

Vient de paraître :

# LE SECRET DES DIEUX

sous la direction de

## HENRY COSTON

PRINCIPAUX CHAPITRES : La nouvelle dynastie. - Rothschild, roi de l'Epoque. — La région la plus stratégique du monde (L'impérialisme d'Israël). - Cette banque trop puissante dans un Etat trop faible (Paris-Pays-Bas). - Des vessies qui se prennent pour des lanternes (les partis politiques dominés par la finance). - De la souveraineté des lys à celle des 200 familles. — Une farce : le « capitalisme popu'aire ». - De grands banquiers cosmopolites (Rothschild, Lazard, Louis-Dreyfus, Seligman, Hirsch, Gunzburg). - La Haute Banque Protestante (de Neufize, Schlumberger, Mallet, Vernes). - Ceux qui fabriquent l'opinion (presse, radio, édition). - Une illustre maison (les de Wendel sont partout). - Est-ce la fin du commerce libre ? - Exploitants (agricoles) et exploités (capitalistes). - Les poisons dans l'alimentation industrielle. - Une colonisation remplace l'autre (l'Afrique des banquiers). - La guerre du pétrole. - L'ennemi N° 1 des U.S.A. est à Wall Street (L'Amérique capitulera-t-elle au Viet-nam ?). - etc.

Avec des illustrations et graphiques et un index de plusieurs milliers de noms cités.

Edition courante sur bouffant ..... 24 F

Edition numérotée sur a!fa, dédicacée sur demande .. 65 F

Envoi contre chèque, mandat ou virement

**LA LIBRAIRIE FRANÇAISE**

27, rue de l'Abbé-Grégoire, PARIS-VI

C.C.P. Paris 11.447-35